QUALIT

DE LA

PRIÈRE

QUALITÉS

DE LA PRIÈRE.

Deux Exemplaires de cet Ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque Royale, conformément à la Loi.

L'Auteur voulant en conserver la propriété, déclare qu'il poursuivra devant les Tribunaux tout contrefacteur, et promet l'amende, à laquelle ils seront condamnés, au dénonciateur de l'édition contrefaite.

Rés PFXIX 251

QUALITÉS

DE LA PRIÈRE,

OU

L'ART DE PRIER;

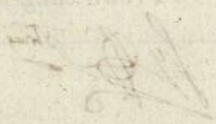
Par le Père Antoine-François BELLATI, *Jésuite italien;*

TRADUIT en Castillan, par le Père François DE ISLA, Jésuite espagnol;

*Et du Castillan en français, par M. ***, Prêtre émigré.*

A TOULOUSE,
De l'Imprimerie de BENICHET cadet, rue de la Pomme, N.° 139.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE



A SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ANGOULÊME,

FILS DE FRANCE.

Monseigneur,

Vous m'avez permis de faire paraître sous vos auspices la traduction d'un Ouvrage, qui, d'après le jugement de plusieurs Ecclésiastiques distingués de cette ville, peut produire le plus grand bien. Je serais amplement dédommagé de mes peines et de mes soins, si votre Altesse Royale le jugeait digne de son approbation.

S'il y a quelque témérité à présenter sous un grand nom cet écrit, elle est excusable en quelque sorte. La piété se plaît chez vous, MONSEIGNEUR, à protéger tout ce que le zèle entreprend pour la gloire de la Religion et

l'édification des fidèles, et tels sont les motifs qui m'ont inspiré. Ils vous porteront à oublier ma hardiesse, et le public éclairé trouvera ma justification dans les vertus qui embellissent votre auguste personne.

Je suis avec le plus profond respect,

De votre Altesse Royale,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

**** Prêtre émigré.*

CE Traité sur la Prière est un excellent ouvrage ; il est écrit avec piété, avec onction. L'Auteur est très-versé dans les profondeurs de la théologie mystique, et est animé de l'esprit de Dieu. Il met sous nos yeux tout ce que les saintes Ecritures et les saints Pères nous ont appris sur la Prière de plus touchant, de plus sublime et de plus profond. Cet ouvrage me paraît être un des plus utiles qu'on puisse mettre entre les mains des fidèles, après l'Imitation de Jésus-Christ et le Combat spirituel.

A Toulouse, le 23 Septembre 1814.

DOUARRE, Curé de St. Exupère.

NOTE DU TRADUCTEUR.

C'EST sur un pareil suffrage et le témoignage de plusieurs personnes respectables, aussi recommandables par leur esprit et leur jugement que par leur piété à qui j'ai communiqué mon travail, que je l'ai livré à l'impression. Si le goût du public répond au leur, je pourrai faire paraître quelques autres traductions dans le genre de celle-ci. Dans le cas contraire, je m'en tiendrai à cet essai.

Nous, Vicaire général de MONSEIGNEUR *l'Archevêque de Toulouse, reconnaissant l'utilité dont peut être la traduction du Livre intitulé* : Qualités de la Prière, *avons permis qu'il soit imprimé ainsi qu'il est traduit ci-dessus en français dans le cahier suivant.*

CAMBON, Vic. Gén. signé.

INTRODUCTION

OU

PRÉCIS DE LA PRÉFACE

DE L'AUTEUR ITALIEN.

Les desseins de Dieu sur l'homme, en le créant, étaient de le rendre à jamais heureux, si, fidèle à ses lois, il ne s'en fût jamais écarté. Adam les oublie un instant, et son bonheur s'évanouit comme une ombre. Sa désobéissance lui fit perdre non-seulement l'amitié de son Dieu, elle l'exposa encore aux terribles effets de la guerre cruelle que lui suscitèrent le démon, le monde et la chair. Sa situation, disent les saints Pères, est celle d'une place assiégée au-dehors par des ennemis redoutables, et menacée au-dedans par d'autres encore plus puissans. Sans cesse exposée aux attaques ouvertes des uns, devant toujours craindre les séditions intestines des autres, elle se trouve dans la fatale

nécessité de se défendre contre les assaillans, et de veiller constamment sur ceux qui épient l'instant favorable de la livrer par trahison.

Cependant, quelque critique que soit l'état de l'homme, environné de tant d'ennemis, il jouit de si grands avantages, que, malgré leurs ruses et leur valeur, ils ne le subjuguèront que bien difficilement, s'il veut en faire usage. S'il est vaincu, comme il n'arrive, hélas! que trop souvent, sa défaite est toujours son ouvrage; il ne doit l'attribuer qu'à sa lâcheté. Quelles armes ne lui offre-t-elle pas la prière? Elles sont si fortes, si puissantes, qu'il pourra non-seulement leur résister, mais encore en triompher. Qu'il ait recours à ce moyen efficace, dès-lors il ouvre entre le ciel et lui une communication libre, que rien ne saurait interrompre ni arrêter. Il n'est aucun de nous, quelle que soit sa misère, ses besoins, quelqu'affreux et multipliés que soient les dangers auxquels il est exposé dans cette vallée de larmes, il n'est, dis-je, aucun de nous qui ne puisse élever ses

regards vers les montagnes saintes d'où vient tout secours, et espérer qu'il en verra descendre celui après lequel il soupire avec tant d'ardeur.

Cet avantage est sans doute bien grand ; il le devient encore plus, si nous considérons que ce secours n'est pas le seul que nous devons attendre. Nous pouvons aussi compter sur une infinité d'autres que le ciel renferme dans ses trésors. Oui, c'est dans le ciel où se forment ces grâces puissantes qui se jouent de la fureur de l'ennemi de notre salut, ces grâces efficaces que les triomphes accompagnent toujours. Il suffit de les demander du fond du cœur avec une véritable humilité, une constance inébranlable. Avec de telles dispositions, c'est les obtenir que de les solliciter. Mais ne nous faisons pas illusion ; nous n'en jouirons jamais, si nous ne les demandons. C'est le sentiment de St. Augustin, ou de celui qui est l'auteur de cette sentence si connue. Nous croyons, dit-il, que personne n'obtiendra les secours du ciel sans la prière : *Nullum credimus, nisi orantem*

auxilium promereri. Si donc un chrétien n'insiste pas, ne persévère pas dans ce saint exercice jusqu'à faire violence à Dieu, il prouve évidemment qu'il lui importe peu de gagner ou de perdre le ciel. Il doit en effet savoir que la victoire sur nos ennemis dépend essentiellement de ces secours ; que ces secours sont eux-mêmes liés étroitement à la prière, puisque ce n'est qu'à cette condition que Dieu veut nous les accorder. De là si la prière est si puissante, qu'elle seule peut non-seulement nous faciliter la grande affaire de notre salut, mais nous obtenir encore les grâces qui l'assurent, ne serions-nous pas inexcusables de négliger un moyen qui doit faire notre bonheur éternel ? Nous en avons pour garant la parole immuable de Jésus-Chrsit : Demandez, nous dit-il, et vous recevrez : *petite et accipietis.*

Comme il est indubitable qu'une foule de chrétiens se perdent plus par leur négligence à ne pas prier du tout, ou bien rarement, et sans la moindre attention, que par le nombre

et l'énormité de leurs crimes, on ne pourra jamais trop parler, ni trop écrire sur une matière aussi importante, et d'une nécessité si absolue. Je ne fais sans doute que répéter ce que tant d'autres ont dit avant moi et mieux que moi. Mais je crois aussi que chercher à l'inculquer dans l'esprit de ceux qui peuvent l'ignorer, ou le redire à ceux qui ne le pratiquent pas, quoiqu'ils en connaissent le prix, ne saurait être regardé comme un travail inutile. J'imite en cela saint Jean, qui n'écrivait pas à ses disciples pour leur enseigner ce qu'ils ne savaient pas, mais pour graver encore plus dans leur mémoire ce qu'ils ne pouvaient ignorer : *Non scripsi vobis*, leur disait-il, *quasi ignorantibus veritatem, sed quasi scientibus eam* (1. Joan. 2, 21). C'est encore ce que faisait le Prince des Apôtres, lorsqu'il rappelait aux fidèles, non-seulement ce qu'ils savaient déjà, mais ce qu'ils pratiquaient exactement : *Incipiam vos commonere de his, et quidem scientes et confirmatos.* (2 Pet. 1, 12).

C'est souvent rendre un plus grand service à un homme de lui répéter ce qu'il n'ignorait pas pour le lui mieux inculquer, que de lui ouvrir les yeux, l'éclairer sur ce qu'il ne savait pas.

C'est ce qui m'a engagé à traiter dans un petit nombre de chapitres des conditions nécessaires pour prier Dieu avec fruit, et à les proposer comme des pieuses considérations, qui, animées de temps en temps par des sentimens d'amour, ressemblassent autant qu'il est possible à d'affectueuses méditations. Elles auront le double avantage de présenter à l'esprit un traité d'enseignement, de doctrine, et de faire naître dans les cœurs des mouvemens d'une sincère dévotion. Un autre motif m'a encore porté à suivre cette méthode, celui de conduire par ce moyen le lecteur comme par la main, et de le diriger de telle sorte, qu'il puisse s'élever jusqu'au trône de la Divinité. Quelles plus heureuses dispositions pour obtenir du Seigneur cet esprit de prière, *Spiritum Precum*, dont parle le Prophète Zacharie !

Tel un soldat assuré de vaincre son ennemi, en se servant adroitement de son épée, ne se contente pas d'étudier les règles pour se défendre, mais il les met encore en pratique. Il se conduit, non pas comme s'il voulait seulement accoutumer son bras au maniement de l'arme dont il se sert, et son corps aux mouvemens, aux évolutions qu'il devrait faire s'il était attaqué, mais comme s'il se trouvait réellement sur le champ de bataille et en présence de son ennemi. Tel doit être un chrétien. Je désirerais donc que chaque fidèle se dît à lui-même : si j'apprends à prier comme il convient, j'assure mon bonheur éternel, quelle que soit la puissance des ennemis que j'aurai à combattre dans cette terre d'exil. La prière, cette ame puissante, me donnera infiniment plus de valeur qu'ils ne sauraient m'inspirer de crainte. J'apprendrai donc cet art si nécessaire, je réunirai la pratique à l'étude. Je ne regarderai pas les principes de cette science sublime comme purement spéculatifs, mais je joindrai encore l'action à la leçon;

et si mes faibles talens retardaient mes progrès, je ne cesserai de répéter les belles paroles de ce disciple, qui disait à Jésus-Christ : Seigneur, enseignez-nous à prier : *Domine, doce nos orare.* Et j'ajouterais affectueusement : « vous » savez, ô mon Dieu, qu'il m'est impossible » de vous rien demander, si vous-même ne » m'en enseignez les moyens; c'est de vous seul » que je puis les apprendre ; vous seul pouvez » me fournir les armes dont je dois me servir » contre vous-même, et vous ne l'ignorez pas. » Mais veuillez aussi vous rappeler, Seigneur, » que si mon excessive misère pouvait exciter » votre infinie miséricorde, cet excès de bonté » ajouterait infiniment à votre gloire. Ah ! vous » n'êtes jamais plus grand que lorsque vous » donnez assez de force à un misérable pécheur » tel que moi de pouvoir triompher de votre » justice : *Domine, doce nos orare.* »

C'est avec réflexion que j'ai appelé cette opuscule l'*Art de prier Dieu*, intimément persuadé que de recourir a lui dans nos besoins, est

une science qui, outre ses principes généraux, en a encore de particuliers qui contribuent à sa plus grande perfection. Il est dans l'art d'émouvoir, de convaincre les hommes, il est des traits hardis, des artifices ingénieux qui distinguent infiniment l'orateur qui sait les employer à propos. Il en est ainsi de la science de prier Dieu. Quelles actions de grâces ne devrais-je pas au Seigneur, si, écrivant sur la manière d'émouvoir son infinie miséricorde, je parvenais non-seulement à délier la langue de celui qui voudrait recourir à lui, mais à rendre encore éloquent le plus inepte des hommes; si je lui enseignais des moyens sûrs pour attendrir son Dieu; si je lui apprenais enfin à former des sons si doux, si tendres, mais en même-temps si puissans, qu'ils lui présageraient une victoire certaine!

Je dois prévenir le lecteur que ce traité n'a pas seulement pour objet ces ames qui, par l'innocence de leur vie et le saint exercice de la prière, sont les amies de Dieu, mais plus

particulièrement encore celles qui, par l'énormité de leurs crimes et leur persévérance dans le mal, sont plus éloignées de lui, et se trouvent comme accablées du poids de leurs iniquités. Et qu'on ne croie pas que les alimens les plus sains, les remèdes les plus efficaces, ceux qui, selon le langage des saints Pères, donnent la force et la vie à une ame, ne soient faits que pour celles qui ont plus de vigueur; les valétudinaires, les infirmes y ont encore infiniment plus de droits; et si l'on doit les employer pour prévenir les maladies, n'est-il pas plus juste, plus raisonnable de s'en servir dans un état presque désespéré?

Je ne prétends pas, au reste, découvrir dans le sujet que je traite une nouvelle voie qui puisse conduire à la plus sublime contemplation. Mon dessein n'est pas non plus de frayer aux chastes colombes des sacrés cantiques une route qui leur facilite les moyens de prendre leur essor pour s'élever jusqu'à la demeure de l'époux. Je n'ai d'autre but que de suivre les

sentiers de la divine Providence, qui, voulant rendre les choses nécessaires à l'entretien de nos corps faciles à trouver, les a placées pour ainsi dire sous nos yeux, sous notre main, a aussi pensé qu'il en devait être de même pour celles qui sont indispensables pour le salut de nos ames. Or, comme la prière est sans doute d'une nécessité plus absolue, le Seigneur l'a rendue de la plus grande facilité, non-seulement pour les colombes, mais encore pour les reptiles, c'est-à-dire, pour ceux qui paraissent ne plus vivre sur la terre, comme pour ceux qui s'y traînent pesamment. C'est un chemin large, uni, en tout temps praticable, pour les justes comme pour les pécheurs, et peut-être plus particulièrement pour ceux-ci que pour les autres; un chemin hors duquel les justes sont en danger de se perdre, tandis que les pécheurs peuvent espérer de s'y sauver s'ils ne l'abandonnent jamais, tant ils y trouveront des secours proportionnés à leurs besoins. Qu'ils daignent lire cet ouvrage, et j'ose les assurer

qu'avec l'aide de Dieu, je leur inspirerai des raisons si puissantes, je leur suggérerai des motifs si forts, si convaincans, je leur découvrirai en un mot des sources de vie si fécondes, qu'ils pourront y puiser abondamment des moyens efficaces de salut. Ces sources sont à la vérité également ouvertes pour les justes; mais comme ils n'en ont pas un si grand besoin, on pourrait presque dire qu'elles sont moins libérales en leur faveur. Quelles consolations pour ces grands pécheurs! quel courage n'auront-ils pas quand ils verront que l'état malheureux où ils se trouvent les rend plus éloquens que ces ames privilégiées qui ont conservé leur innocence, ou qui ont moins offensé leur Dieu! Dans cette supposition, ne dois-je pas plutôt animer les uns que les autres à l'étude et à la pratique d'un si saint et si nécessaire exercice? J'espère que le pécheur le plus invétéré sera convaincu de ce que j'avance, lorsqu'il aura lu ce petit traité, pour lequel j'ai souvent imploré, et j'implorerai toujours les bénédictions du ciel.



QUALITÉS
DE LA PRIÈRE.

LIVRE PREMIER.

Comment devons-nous nous présenter devant Dieu lorsque nous lui demandons les grâces spirituelles ?

CHAPITRE PREMIER.

On expose, avant de parler des grâces spirituelles, la manière avec laquelle nous devons demander les temporelles.

Les prières que nous offrons à Dieu peuvent avoir deux objets, les grâces temporelles et les grâces spirituelles. Il est donc évident que la manière de demander les unes, doit différer de celle qui nous porte à solliciter

les autres. Aussi ai-je pensé qu'il convenait, avant d'entrer en matière, de faire remarquer la différence qu'il y a entre ces deux manières, et le précieux avantage dont nous jouissons, lorsque nous soupirons après les dons du ciel, et que nous cessons d'avoir, lorsque nos désirs n'ont pour objet que les biens de la terre.

C'est sans doute agir religieusement que de reconnaître le Seigneur comme l'auteur de tous les biens relatifs aux nécessités de la vie présente, et de recourir à lui, puisqu'il est le suprême dispensateur de tout ce que nous pouvons désirer. Mais comme il connaît mieux que nous ce qui peut nous convenir, ou nous être nuisible, nous devons nous présenter devant lui avec une espèce de crainte, incertains de bien ou mal demander, avec cet embarras qu'on éprouve, lorsqu'on ne sait pas si la demande qu'on veut faire peut être avouée, ou si elle ne procède pas véritablement de la vanité du désir des richesses, ou d'un fond d'amour-propre désordonné. Vous demandez, écrivait saint Jacques aux fidèles de la primitive Eglise (et à combien de chrétiens de nos jours ne pourrait-on pas tenir le même langage);

vous demandez, ... et vous ne savez pas que votre demande n'a pour objet que de nourrir votre cupidité, et vous faire vivre au gré de vos passions : *petitis.... ut in concupiscentiis vestris insumatis* (1).

Recourez à Dieu, mais avec modération et d'une manière convenable, vous dit saint Augustin : *cum modo petite* (2). Allez à lui, mais avec crainte, ajoute-t-il encore : *cum timore*, c'est-à-dire, sans trop insister, sans importunité, comme un suppliant qui, dans la crainte de parler à son désavantage, hésite, chancelle, et n'ose manifester entièrement ce qu'il veut, ni renoncer totalement à le faire connaître. Mais si la grâce que vous sollicitez vous était refusée, soumettez-vous à la volonté de votre Dieu, lui protestant qu'elle sera toujours la règle de la vôtre, parce qu'il ne peut vouloir que votre bien. Et combien de fois ne nous refuse-t-il pas des grâces qui nous porteraient le plus grand préjudice s'il nous les accordait; ces grâces, par exemple, que Dieu ne nous donne si libéralement, dit saint Augustin, que parce qu'il est plus irrité contre nous; ces grâces,

(1) St. Jacq. 4, 3.
(2) Aug. in Evang. secund. Joan. serm. 53.

qui effrayaient les Saints plus que tous les malheurs de la vie ? Et si celles que vous demandez étaient de ce genre, ne devez-vous pas vous écrier avec une humble soumission : « Seigneur, pardonnez ma folie, elle est l'effet » de mon aveuglement? Mais vous voyez tout, » rien ne peut vous être caché, et cela doit me » suffire. Si vous désapprouvez ma demande, » je ne veux plus y penser. Je puis errer ; mais » mon erreur vous est connue, et vous pouvez » la réparer. Non, disait saint Jean Chrisos- » tôme, mon erreur ne saurait me nuire auprès » d'un maître éclairé : *error non nocet, præ-* » *sente magistro* (1). Et combien de fois les » refus de Dieu ne sont-ils pas de grandes fa- » veurs ? n'est-il pas alors plus libéral que lors- » qu'il accorde ? Et ne devons-nous pas plus à » sa bonté qui n'a point égard à nos demandes, » qu'à son amour qui les accueille? Que nous » serions ingrats si nous ne lui en témoignions » notre reconnaissance ! »

Il est donc de notre intérêt de ne jamais tenter Dieu, de le laisser agir pour nos besoins temporels qu'il ne peut ignorer, et d'imiter cette ame pénitente qui ne voulait

(1) In Math. cap. 20, homil. 30.

jamais

jamais lui rien demander qui eût rapport aux biens de la terre. « Si Dieu veut me » punir en me les donnant, disait-elle, il est » le maître ; je bénis la main qui me frappe, » sans vouloir y concourir, en les sollicitant. » Je dois sans doute me soumettre à ce qu'il » a résolu ; mais je ne veux point avoir à » me plaindre de moi-même, ni devenir » l'artisan de mes malheurs. » Livrons-nous donc comme elle à la divine Providence ; elle connaît nos besoins. Cherchons seulement le royaume de Dieu et sa justice, et tous nos désirs seront bientôt satisfaits.

On se fait quelquefois illusion dans *la prière;* on promet à Dieu de grandes choses qu'on perd souvent de vue; on les oublie, et elles restent sans effet. De quel péril ne sommes-nous donc pas délivrés lorsque nous n'obtenons pas ce que nous demandons ? Nous n'avons pas alors à craindre, le plus noir de tous les crimes, l'ingratitude. « Oui, Seigneur, en m'éloignant du trône de votre miséricorde sans obtenir l'objet de mes désirs, je jouis d'une paix que l'accueil le plus favorable aurait pu ne pas me donner. Je l'aurais peut-être regardé, cet accueil, comme le châtiment de mes péchés, et il

aurait empoisonné le doux plaisir de recevoir ce que je souhaitais avec tant d'ardeur. Si le sort de celui qui obtient est si douteux, ne vaut-il pas mieux être refusé ? Je confesse, ô mon Dieu, vous devoir la plus grande reconnaissance pour tous vos bienfaits, quelle que soit votre résolution à mon égard. Mais pardonnez-moi si mes actions de grâces sont moins éclatantes, si j'éprouve moins de consolation à vous les rendre pour les dons déjà reçus que pour ceux que vous ne voudrez pas m'accorder. Et ne dois-je pas, Seigneur, recevoir avec plus de plaisir un refus bienfaisant qu'un accueil dangereux ? »

CHAPITRE II.

C'est avec fermeté et sécurité qu'il faut demander les grâces spirituelles.

Si, d'après saint Augustin, c'est avec crainte que nous devons demander les grâces temporelles, il n'en est pas ainsi pour celles qui regardent notre salut. Nous ne devons pas hésiter, mais aller à Dieu avec confiance; que nos prières respectueuses, quoique animées, n'aient pour objet que notre sanctifi-

cation, et elles seront favorablement accueillies. Présentons-nous donc à Dieu dans une posture humble et confiante ; et si c'est un mérite de demander, c'est ajouter à ce mérite que de solliciter avec force et constance, sur-tout si la ferveur de nos prières répond à l'énormité de nos fautes.

Ce moyen ne réussirait pas peut-être auprès des grands de la terre. Quand un infortuné se présente devant eux pour leur demander une grâce, s'il veut les intéresser à sa triste situation, il doit paraître avec un air humilié, leur parler avec timidité, leur faire entendre des paroles si peu suivies, qu'elles annoncent le trouble qu'il éprouve intérieurement : plus ils sont élevés, plus la faveur qu'il sollicite est importante ; moins il a des mérites pour l'obtenir, plus l'embarras qu'il éprouve doit se peindre sur sa physionomie, bégayer, vaciller, se perdre dans l'objet de sa demande, et craindre en un mot de paraître trop hardi lorsqu'il s'annonce comme suppliant. Mais se présenter ainsi devant Dieu pour solliciter les grâces spirituelles, ce serait peu entendre ses intérêts. Si tous ces moyens pouvaient réussir auprès des hommes, ils seraient pernicieux

en parlant au Dieu que nous servons ; un air timide l'offenserait ; une voix tremblante ne vaudrait pas mieux que le silence. Ce Dieu de bonté se plaît à voir dans ses créatures la confiance avec laquelle un fils respectueux doit parler au plus tendre des pères.

Telle doit être la disposition de ceux qui veulent prier avec fruit. Et comment pourraient-ils craindre de déplaire à Dieu lorsque la victoire sur leurs passions, et les grâces nécessaires pour l'obtenir, sont les seuls objets de leurs prières ? Nous devons alors demander avec sécurité, dit saint Augustin : *illa bona securè petite* (1). Et pourrions-nous craindre un refus, lorsque nous demandons au Seigneur que son règne arrive, que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel, etc. etc. ? Ah ! non sans doute. Oublions alors la distance infinie qui sépare la créature du Créateur ; exposons-lui, avec une sainte liberté, nos besoins : sa bonté, sa miséricorde ne doivent-elles pas nous rassurer ?

Que l'homme est donc heureux ! que son bonheur est grand de pouvoir communiquer avec un Dieu d'un accès si facile, avec un

(1) De verbo, Joan. serm. 33.

Dieu qui permet à ses plus grands ennemis de pénétrer jusqu'à lui, et de lui parler comme à un intime ami ; avec un Dieu qui ne fait acception de personne, et peut-être !.... Mais éloignons le doute, et disons affirmativement que plus on est pécheur, plus on a des droits pour demander avec assurance : *illa bona, etc.* Et en effet, si Jésus-Christ mourut pour nous, est-il rien de plus naturel que de solliciter le fruit de sa mort avec le même esprit qu'il la souffrit? La faiblesse, la crainte doivent s'évanouir en voyant le courage qu'il manifesta sur la croix. Sans doute un air ferme, assuré, semble ne pas convenir à un suppliant. Mais comme nos supplications n'ont pour objet que notre salut, lorsqu'elles s'adressent à un Dieu qui s'est immolé pour nous le procurer ; que nous ne recourons à lui que pour profiter de son sacrifice, et mériter qu'il intercède pour nous, quel air pourrions-nous avoir, si ce n'est celui qu'il prit lui-même lorsqu'il s'offrit comme une victime pour nous sauver? Pourrait-il nous imposer silence quand c'est lui-même qui nous ordonne de parler, et qu'il nous enseigne la manière dont nous devons le faire? Disons-lui avec assurance :

« Seigneur, je me suis écarté du chemin » qui conduit à vous, lorsque j'ai eu le mal- » heur de vous offenser ; mais je ne saurais » m'abuser dans le motif de mes prières. Que » dis-je, m'abuser ! S'il me reste un moyen » pour réparer le mal que j'ai fait, ce n'est » qu'en implorant votre miséricorde que je » puis y parvenir. Si mes supplications n'a- » vaient pour objet que la santé, les ri- » chesses, les plaisirs, les honneurs, je » pourrais craindre de vous demander de » nouvelles chaînes capables de m'empêcher » de revenir à vous. Mais non : je ne désire, » et ne veux que la liberté dont jouissent » vos enfans. Je ne sollicite que la force pour » briser les liens qui me retiennent captif » sous le joug du péché. Si l'énormité de » mes crimes me commande l'humiliation, » la justice de mes prières m'inspire une » sainte hardiesse. L'état affreux de mon » ame me couvre à la vérité de confusion ; » mais comme je n'ai recours à vous que » pour en sortir, j'ose espérer que vous » daignerez seconder mes efforts pour y par- » venir. Ma confiance redouble ; je sens » augmenter mon courage lorsque j'ai à vous » offrir une prière qui doit vous être agréa-

» ble, puisque c'est vous-même qui me l'avez
» apprise, en me disant vous prierez ainsi :
» *sic orabitis* (1) ; une prière que vous m'avez
» enseignée, une prière qui doit vous causer
» autant de plaisir à entendre que j'en ai à
» vous la faire, pressé par ma misère et mes
» besoins. Avec cette certitude, puis-je, ô
» mon Dieu, me présenter devant vous sans
» assurance, dès que vous savez l'objet qui
» m'amène à vos pieds, et le motif de ma
» demande ? Ah ! non sans doute, vous m'é-
» couterez favorablement ; vous accueillerez
» ma prière, et votre infinie bonté, votre
» grande miséricorde sont les garans de mon
» espérance. »

CHAPITRE III.

Quel est le motif de notre fermeté.

POUR vous faire connaître sur quel fondement repose notre fermeté et notre confiance, écoutez de quelle manière saint Paul parle aux Hébreux. Jésus-Christ, leur dit-il, est le médiateur entre Dieu et les hommes, et

(1) St. Math. 6, 9.

il est monté au ciel pour se présenter à son père en notre faveur : *ut appareat vultui Dei pro nobis* (1), c'est-à-dire, pour appuyer nos prières par sa puissante médiation, et c'est ce qui a porté l'Eglise à terminer toutes ses oraisons par le saint nom de Jésus-Christ : *per Jesum Christum, etc.* Supposons maintenant que je recoure à Dieu pour les biens de la terre, n'est-il pas vrai que je dois avoir moins de fermeté, moins d'assurance, incertain si ma demande est juste, et si Jésus-Christ, en qui je mets toute mon espérance, en le priant d'intercéder pour moi, peut l'avouer ? Il est sans doute bien consolant d'avoir pour médiateur le Dieu à qui le Tout-Puissant a donné toute chose : *omnia dedit ei pater in manus* (2). Mais la crainte ne doit-elle pas me saisir, si l'exemple de J. C. est contre moi ? Comment oser lui demander des richesses lorsqu'il a préféré la pauvreté ; des honneurs lorsqu'il a été abreuvé d'ignominies et d'opprobres ; une longue vie sur la terre, tandis qu'il s'est hâté de mourir pour me faire vivre à jamais dans le ciel ? Ah ! mes

(1) Ad Hæbr. 9, 24.

(2) St. Jean, 13, 3.

demandes contrasteraient trop avec les leçons qu'il m'a données, si je recourais à lui pour des choses qu'il a lui-même dédaignées, et qu'il m'a apprises à mépriser. Toutes mes supplications ne doivent avoir d'autre objet que de marcher sur ses traces pour me rendre plus conforme à mon divin Sauveur.

Mais quand je sollicite les grâces spirituelles, que j'insiste, que je pousse des cris vers le trône de la divine miséricorde, alors c'est à mon aimable médiateur que je m'adresse; alors sa voix, sa personne, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il souffrit pour me racheter, tout concourt à m'animer pour donner plus de forces à mes supplications, et je pourrai m'écrier comme le premier des martyrs : *video Jesum stantem à dextris virtutis Dei* (1). Je me prosterne alors aux pieds du trône de la Divinité, et il me semble voir J. C. à la droite de son père, lui parler, le supplier de m'être favorable, comme s'il devait lui revenir un bien égal à celui que j'attends de sa puissante médiation. Ce n'est pas sa bouche seule qui parle en ma faveur, c'est toute sa personne, ce sont ses plaies adorables qui

(1) Actes des Ap. 7, 55.

intercèdent pour moi ; elles demandent ce que la justice de son père ne saurait lui refuser, et quoique suppliant il veut tout ce qu'il sollicite.

Si donc je suis assuré que mes prières ont Jésus-Christ même pour appui ; si dans la vie de mon divin Sauveur il n'est rien qui ne les fortifie ; s'il fait de ma cause la sienne propre, avec quelle noble assurance ne dois-je pas me présenter devant mon Dieu ? Et pourquoi n'écarterai-je pas de moi cette indolence, cette tiédeur qui m'éloignent entièrement de la prière, ou qui sont les plus mauvaises dispositions pour prier avec fruit ? « Je plains, Seigneur, et j'excuse celui qui, recourant à vous pour les biens temporels, sent comme Moyse quelqu'empêchement dans sa langue dès qu'il commence à vous parler. Mais se présenter à vous pour solliciter les dons célestes, et ne point avoir cette sainte liberté qui ne saurait vous déplaire, comment pardonner une pareille conduite, une méfiance qui vous outrage ? Et si celui qui vous supplie dans une telle disposition n'obtient pas ce qu'il demande, de qui pourrait-il se plaindre ? Son premier devoir, s'il ne veut point éprouver

des refus, ne doit-il pas être de savoir demander comme il convient ? »

CHAPITRE IV.

Comment pouvons-nous allier dans nos demandes la fermeté, avec la tristesse et avec la confusion que nos péchés doivent nous inspirer.

ON ne doit pas conclure de tout ce que je viens de dire, que la fermeté et le courage ne peuvent s'allier avec cette confusion religieuse, cette sainte tristesse qui convient à un pécheur qui se présente devant la suprême majesté. Mais observez qu'il est deux espèces de tristesse, une, sainte, qui humilie, confond sans doute le pécheur ; mais qui bien loin de l'intimider, de l'empêcher de recourir à Dieu, l'excite au contraire à se présenter devant lui avec confiance ; et l'on peut dire avec vérité que si le pécheur était moins humilié, moins confondu, il se hâterait moins d'aller à Dieu. C'est cette humilité, cette confusion dans laquelle il est abîmé, qui l'aide, lui communique la même impétuosité d'un torrent qui se précipiterait d'une grande élévation. Telle fut celle du Publi-

cain ; plus il paraît triste, confus, moins il ose lever les yeux vers le ciel, plus sa voix est forte pour s'écrier : Mon Dieu, ayez pitié de ce pécheur : *Deus propitius esto, mihi peccatori* (1). Telle encore celle de l'Enfant prodigue ; plus il gémit accablé sous le poids de sa misère, plus il a des forces pour dire : il est temps de sortir de mon honteux assoupissement, et d'aller me jeter dans les bras de mon père : *surgam et ibo ad patrem.* Vous diriez que son courage revient peu à peu, et qu'il prend un nouveau degré d'activité, en ouvrant les yeux, et réfléchissant sur les causes qui l'ont éloigné de la maison paternelle. Voilà la véritable tristesse, aussi différente des sentimens de la crainte, et des soupçons de la méfiance, que la vertu peut l'être du désordre des passions.

Mais il en est une autre bien dangereuse, puisqu'elle affaiblit insensiblement le pécheur jusqu'à lui faire perdre entièrement ses forces. Bien différente de celle qui humilie pour relever, cette tristesse est semblable à ces eaux bourbeuses que leur poids empêche de couler, et qui forment bientôt une

(1) St. Luc 15, 18.

mare contagieuse ; elle l'éloigne du Seigneur ; elle le rend timide, craintif, et elle produit sur lui l'effet d'une vapeur pestilentielle, ou d'une fausse paralysie, qui lie entièrement sa langue, et ne lui laisse prononcer que des mots inarticulés. Telle fut celle d'Adam, qui, couvert de confusion, n'osa pas se présenter devant son Dieu. Telle fut encore celle de Caïn ; au lieu de se livrer à cette tristesse, qui, venant de Dieu, comme dit l'Apôtre (1), est toujours tranquille, et remplie en même-temps de courage et de résolution, pour sortir de l'état affreux du péché ; il se livre à celle qui fait perdre l'une et l'autre, et le laisse dans un calme perfide.

Dieu l'observait du haut de son trône ; et jetant sur lui un regard de compassion : « quel est donc cet abattement où je te vois plongé, lui disait-il : *cur concidit facies tua* (2) ? Je lis sur ton visage le trouble qui t'a saisi ; ces yeux fixes, immobiles, me font connaître la frayeur qui te dévore. Mais ne sais-tu pas qu'en les baissant, c'est t'empêcher de voir le chemin qui conduit à la réconciliation ?

---

(1) 2.da ad Corinth. 7, 10.

(2) Genes. 4, 7.

Elève-les, malheureux, élève-les, et regarde-moi. Je n'aime point cet air abattu dans un pécheur ; je me plais au contraire à le considérer humblement incliné, mais aussi plein de confiance. Je veux que si la douleur de m'avoir offensé l'afflige, le souvenir de ma miséricorde le ranime et lui rende ses forces ; je veux qu'il sache contrister son cœur, et le dilater en même-temps ; je veux que confus il s'humilie jusqu'à terre, et que plein d'espérance il porte ses regards vers les cieux ; je veux en un mot lire sur son visage, et le regret de m'avoir outragé, et le désir qui le presse de s'attacher à moi pour toujours. Malheureux ! tu n'oses pas me regarder, et tu n'as pas craint de te révolter contre moi ! Crois-tu qu'il n'y ait pas plus de hardiesse à commettre le crime, qu'il n'y a de honte à chercher les moyens de le réparer ? D'affreux précipices bordent le chemin que tu as pris ; suis-le, et des malheurs infinis t'attendent à la fin de ta course. Ne sais-tu pas qu'il n'en est pas de plus grands, ni de plus certains que de vivre fugitif, éloigné de moi? » Caïn méritait ces reproches ; n'oublions rien pour les éviter ; que nos péchés nous couvrent de confusion, mais que ce soit celle

du Publicain, du Prodigue ; c'est elle qui, selon saint Paul, opère la pénitence pour le salut éternel : *penitentiam in salutem stabilem operatur* (1). Présentons-nous donc au Seigneur avec une sainte liberté, et disons-lui dans les sentimens de la plus profonde humilité :

« Grâces infinies vous soient à jamais » rendues, ô mon Dieu, pour m'avoir fait » connaître de quelle manière je dois me » présenter devant vous. Sans cet excès de » bonté, que serais-je devenu, misérable pé- » cheur ! Je l'avoue à ma honte ; elle fut » grande ma témérité à vous offenser ; je » perds le repos lorsque je rappelle la sacri- » lége hardiesse avec laquelle j'osai m'élever » contre vous ; mais revenu de mes égare- » mens, encouragé par votre grande misé- » ricorde, je m'écrie avec le Prophète, le » repentir, la componction dans le cœur : » *tibi soli peccavi, et malum coram te* » *feci.* J'ai péché contre vous seul, et j'ai » fait le mal devant vous. Mais si votre » présence ne m'intimida pas lorsque ma » coupable audace pouvait m'être si funeste,

(1) Gen. 4, 7.

» ne permettez pas, divin Sauveur, que je » fuie vos regards lorsqu'ils peuvent me ra- » mener vers vous. Si mon insolence vous » outragea, puisse du moins la douleur qui » me presse, la confiance en vos miséricor- » des, vous la faire oublier, et réparer » autant qu'il est en moi, les erreurs où » je me laissai entraîner. Vous me voyez, » Seigneur, devant vous, rempli d'une » noble ardeur, sans trouble, intimé- » ment persuadé que vous daignez m'é- » couter. Ne permettez jamais qu'un excès » de timidité m'empêche d'obtenir les grâces » que je sollicite. Si l'ardent désir que j'ai » de mériter mon pardon pouvait jamais me » faire sortir des bornes où je dois me con- » tenir, j'aime mieux que ce soit par une » sainte hardiesse que par un respect excessif. » Et puis-je craindre de vous offenser quand » c'est la bonté suprême à qui j'adresse mes » supplications ! J'oserai presque dire que le » pécheur le plus hardi devient alors le plus » respectueux. » Voyons maintenant quelles sont les conditions qui doivent accompagner nos prières pour que Dieu puisse les exaucer.

LIVRE SECOND.

Première condition de la Prière.

CHAPITRE PREMIER.

A quoi peut-on connaître qu'on ne désire pas toujours ce que l'on demande ?

LA première condition consiste dans une volonté déterminée pour obtenir ce que l'on sollicite, et c'est ce que saint Pierre Damien appelle sincérité d'oraison. Il y a une grande différence entre demander et vouloir, et il ne faut pas s'y méprendre. Si l'on ne veut pas ce qu'on demande, quelle force peut avoir notre prière? Qu'il vous soit fait comme vous le désirez, disait Jésus-Christ à la Chananéenne : *fiat tibi, sicut vis* (1), c'est-à-dire : je vous accorde ce que vous demandez, parce que vous le voulez réellement. Et combien de fois sollicitant la victoire sur cette passion, l'oubli de cette injure, de faire cesser cette haine, de mettre fin à cet amour profane, d'abolir cette coutume invétérée, etc. Jésus-

(1) Math. 15, 28.

Christ, pourrait nous faire la même question qu'il faisait au Paralytique, *vis sanus fieri* : voulez-vous être guéri ? voulez-vous sincèrement ce que votre bouche prononce ? est-ce bien une volonté décidée qui meut votre langue et la fait agir ? votre prière est-elle de nature à être exaucée (1) ? interrogez votre cœur.

Peut-on en effet croire qu'un homme désire sincèrement son salut quand il ne demande, pour ainsi dire, que du bout des lèvres ; quand il parle à Dieu sans paraître affecté de l'importante affaire qu'il traite avec lui ; quand les paroles dont il se sert ne sont, d'après saint Hilaire, que des paroles de pure convenance, *verborum officia* (2) ; des paroles si courtes, si superficielles, qu'elles ne sauraient exprimer le moindre désir d'obtenir ; quand en un mot on est aussi éloigné de penser à ce qu'on demande que si on était dans le délire ? Pourrait-on croire qu'un homme dangereusement malade veuille sa guérison, lorsqu'il ne la sollicite que d'une manière vague, sans y mettre un grand intérêt ? Soupire-t-on après la santé quand on

(1) Ps. 20, 2.
(2) Hil. in Math. 6.

n'en connaît pas le prix ? Parler avec jugement, a dit quelqu'un, c'est avoir mûrement réfléchi ce que l'on doit dire ; comme s'exprimer avec ingénuité, c'est suivre l'impulsion de son cœur. Ce n'est point outrer la vérité de dire que souvent la langue de celui qui parle à Dieu n'a pas le moindre rapport avec son cœur, puisqu'il ignore ce qu'il demande.

Théodoret rapporte que Platon était en grande faveur à la cour du roi Denis : il ajoute qu'obligé de céder souvent aux instances réitérées de ceux qui lui demandaient des lettres de recommandation pour ce prince, il le prévint, et lui dit d'observer dans celles qu'il ne pourrait se refuser de lui écrire, une certaine marque, qui lui ferait connaître le plus ou moins d'importance qu'il mettrait dans ses demandes. Quand vous y lirez, lui disait-il, le nom *de Dieu*, nom vénérable pour lui, vous pouvez être persuadé du désir que j'ai d'obtenir la grâce que je sollicite. Mais lorsque vous y verrez celui *des Dieux*, soyez assuré que je m'y intéresse fort peu. Alors la lettre qui le contiendra m'aura été arrachée par importunité, ou donnée par honnêteté, sans pouvoir m'en défendre. Vous

pourrez, ajoutait-il, la regarder comme une prière qui implore votre faveur, mais avec indifférence, et sans y mettre un grand intérêt.

S'il était possible d'examiner les supplications d'une infinité de chrétiens, combien n'en trouverait-on pas marquées au coin de la plus grande froideur ? combien qui porteraient l'empreinte de la plus coupable négligence ? combien n'en est-il pas qui parlent comme celui qui récite de mémoire sans la moindre attention, aussi peu flatté d'obtenir qu'indifférent à recevoir un refus ? On demande, il est vrai, mais on pense peu, ou point du tout à ce que l'on dit ; on demande, mais sans beaucoup mettre d'intérêt à sa prière ; on demande enfin, mais avec une telle distraction, que le cœur ignore presque toujours ce que veut l'esprit ; que celui-ci ne sait pas ce que l'autre désire, et que tous les deux veulent et ne veulent pas en même-temps les grâces qu'ils sollicitent.

C'est sans doute apporter bien peu d'aptitude à la prière ; mais que serait-ce si celui qui prie ainsi était non-seulement indifférent ou étranger, mais encore totalemont contraire à ce qu'il demande, c'est-à-dire, si

peu satisfait de prier sans ferveur, il s'opposait plus au moins au succès de ses supplications ? Tel était peut-être l'état déplorable de saint Augustin, (1) comme on peut le voir dans ses confessions, lorsque demandant à Dieu la liberté il craignait si fort de l'obtenir ; opposant sans cesse désirs à désirs, vouloir à vouloir ; il présentait, et retirait aussitôt sa demande ; et presque au même instant qu'il voulait, il se repentait d'avoir voulu. Une chaîne de fer, composée de quatre chaînons ; c'est-à-dire, comme il l'avoue lui-même, de la volonté maîtrisée par les sens ; des sens qui n'écoutaient que la concupiscence, de la concupiscence qui devenait coutume, de la coutume qui, par le long usage de dominer, se changeait en une seconde nature, m'avait rendu plus dur que le bronze. Mais quoique captive, cette volonté agitait de temps en temps ses fers, comme si elle eût voulu les briser ; et par un contraste étonnant, que le succès couronna enfin, il demandait de nouveau la liberté qu'il venait de refuser. Ainsi, alternativement désireux d'un si grand bien, il pré-

(1) Liv. 8, 5 et 7.

sentait encore la même supplique qu'il venait depuis peu de retirer.

Combien d'imitateurs d'Augustin parmi les chrétiens de nos jours! combien n'en est-il pas qui demandent seulement pour demander, sans le moindre intérêt pour obtenir! combien qui ne s'opposent jamais à la contradiction manifeste de leur langue avec leur cœur; disons mieux, qui l'aiment, puisqu'ils ne travaillent pas à la détruire, et ceux qui prient ainsi seraient exaucés! Pensent-ils honorer Dieu par de semblables prières, ou plutôt n'est-il pas évident qu'ils l'outragent? Que penserait-on d'un courtisan qui se présenterait devant son roi pour solliciter une grâce importante, avec des expressions de la plus grande froideur, un air distrait sans aucune réflexion, avec une certaine inquiétude dans le corps, des mouvemens extérieurs de la plus grande indécence, et qui dénoteraient d'une manière sensible le peu d'intérêt qu'il met à sa demande, et sur-tout son indifférence à être bien ou mal accueilli? Mais si le prince avait le secret de lire dans les cœurs, s'il découvrait dans celui de son sujet les sentimens qui l'animent; s'il le voyait démentir intérieurement tout ce que sa

bouche prononce, et craindre sur-tout d'être favorablement écouté, pourrait-il contenir son indignation, et ne pas lui reprocher sa duplicité et sa mauvaise foi ? Pourrait-il s'empêcher de lui dire : « Quoi ! tu veux » me persuader que tu désires sincèrement » la grâce que tu demandes ? Mais moi » qui pénètre ton intérieur, je vois le » mépris avec lequel tu la recevrais ; je vois » que je t'affligerais, si je te l'accordais, et » que tu préfères un refus formel à un accueil » favorable. Crois-tu que je puisse écouter » une pareille prière ? penses-tu m'hono- » rer par tes supplications, lorsque tu ne » parais devant moi que pour m'outrager ? » Sors de ma présence, indigne sujet, éloi- » gne-toi de moi ; je t'accorde, non ce que ta » bouche sollicite, mais ce que ton cœur » désire ; et puisse ma sentence faire en » même-temps et ta consolation et ton châ- » timent. » Ce n'est point à un roi de la terre que nous parlons lorsque nous nous adressons à notre Dieu, mais à cet être par excellence, dont les rois du monde ne sont qu'une bien faible image. C'est au Roi des rois, au Dieu tout-puissant, à ce Dieu dont la science infinie pénètre tous les replis de

notre cœur, qui nous connaît bien mieux que nous nous connaissons, dont les paupières interrogent les enfans des hommes, comme dit le Prophète, et qui prévient nos pensées, nos désirs même, avant de les concevoir. Qu'attendre donc de nos prières, si la sincérité, la ferveur ne les accompagnent? Malheur à nous s'il les exauçait! Nous abuserions infailliblement de ses bienfaits, et des tourmens éternels seraient la juste punition de notre ingratitude.

CHAPITRE II.

Autres preuves auxquelles on peut connaître que nous ne voulons pas souvent ce que nous demandons.

ON se fait souvent illusion dans ses prières, quoique la langue paraisse d'accord avec le cœur; on veut quelquefois réellement ce que l'on sollicite, mais non pas pour le moment; on le veut pour un temps éloigné, c'est-à-dire, quand la maturité de l'âge pourra mieux faire apprécier la grâce que l'on demande, lorsque les passions assoupies rendront la victoire moins coûteuse, quand le

le dégoût ou la satiété le feront recevoir avec plus de plaisir. Mais dites-moi franchement, veut-on sérieusement lorsqu'on désire de ne pas obtenir sitôt ? Le désir qui admet des délais, est-il une preuve qu'on voudrait le voir bientôt satisfait, ou plutôt ne prouve-t-il pas l'indifférence qui l'a fait naître ? Celui qui demande ainsi, veut-il être exaucé dans le moment ? S'il renvoie à un temps plus éloigné, est-il bien certain de ne pas vouloir le différer encore ?

Quelquefois même (pensée de la plus grande vérité d'un excellent auteur moderne que je copie littéralement), quelquefois il semble que la volonté anime notre prière, et que nous désirons ardemment ce qu'elle demande. Mais remarquez l'illusion qui nous trompe ; on ajoute tacitement à ce désir un je ne sais quoi, qui détruit l'assentiment que nous lui donnions ; on y ajoute une certaine condition qui combat la résolution même qu'on avait prise. Je veux, dit-on ; mais.... je désire sincèrement, pourvu que... et cette réticence équivaut à un je ne le veux pas. Seigneur, donnez-moi, dit la langue, les grâces nécessaires pour me sauver. Oui, donnez-les moi, répète le cœur ; je les de-

mande, pourvu qu'elles ne me violentent pas, et que je ne sois pas obligé à faire de grands efforts pour mon salut. Accordez-moi, Seigneur, vos faveurs, c'est le plus ardent de mes désirs; mais faites qu'elles soient si puissantes, si efficaces, qu'elles m'élèvent jusqu'à vous, sans me faire sentir les fatigues du chemin qui doit m'y conduire. Inspirez-moi, ô mon Dieu, l'amour de la chasteté; délivrez-moi du démon de l'impureté, je vous le demande avec sincérité, mais sans fuir ces occasions dangereuses, sans cesser de voir cet objet séduisant qui me captive, ni rompre cette coupable amitié qui m'attache à lui. Donnez-moi enfin, Seigneur, ce noble désintéressement pour respecter les lois de la justice; je le souhaite de toutes mes forces; mais sans abandonner cet emploi lucratif, sans renoncer à la direction de ces affaires délicates. Permettez-moi de solliciter ce qui pourra mieux me convenir, et de suivre avec la même cupidité l'attrait que je trouve à m'enrichir.

Je veux croire qu'on ne s'exprimera pas littéralement ainsi; mais tel est cependant en substance le langage tacite d'une infinité de chrétiens, et leur conduite ne le prouve

que trop. Or, croyez-vous que Dieu puisse écouter de semblables prières? Non, assurément. Quelqu'infini que soit son pouvoir, quel que soit l'excès de sa miséricorde, Dieu ne saurait condescendre à de si monstrueuses sollicitations. Celui qui désire le royaume des cieux sans se faire violence, qui veut remporter la victoire sans combat, mériter la couronne sans avoir triomphé, demande une chose aussi impossible à Dieu que de changer l'ordre de sa providence, interrompre le cours de sa justice, et de violer l'instabilité de ses conseils. Celui qui sollicite les secours du ciel sans vouloir y coopérer, ni souffrir la moindre peine pour les mériter, prouve invinciblement qu'il ne prie qu'avec indifférence, et par conséquent qu'il ne met pas un grand intérêt à ce qu'il demande. Sa prière ressemble à celle-ci : Seigneur, veuillez assurer mon salut, lorsque je vais risquer de me perdre ; faites que par un excès de bonté je devienne votre ami, tandis que par ma hardiesse, ma témérité, je vous traiterai en ennemi. Préparez-moi, ô mon Dieu, une place parmi vos élus, lors même que je ferai mon possible pour être éternellement avec les réprouvés.

La première et indispensable condition d'une prière, c'est de vouloir efficacement ce que l'on demande. On ne le veut pas, lorsqu'on ne parle que du bout des lèvres et sans réflexion, quand on répugne intérieurement à la prière qu'on fait, et qu'on y met tacitement certaines conditions incompatibles avec le désir sincère d'être exaucé. Dieu, il est vrai, a engagé sa parole sacrée d'écouter nos supplications, mais les véritables et non les fausses; et qui ignore combien sont illusoires, celles qui ne sont que l'ouvrage de la langue, et auxquelles le cœur répugne secrètement.

CHAPITRE III.

Toute contradiction intérieure ne prouve pas toujours qu'on ne veuille pas ce que l'on demande.

LA répugnance qu'on sent quelquefois intérieurement ne prouve pas toujours que notre prière soit insuffisante et défectueuse. Doit-on s'étonner qu'un cœur aussi faible que le nôtre, s'oppose aux grâces qui doivent nous dépouiller du vieil homme pour nous revêtir du nouveau? Doit-on être surpris, si

notre volonté maîtrisée par les impressions de la chair se révolte contre l'esprit ? Mais qu'importe que sa rebellion soit conduite avec tant d'art, de subtilité, qu'on puisse à peine la connaître, comme tant de Saints en ont fait la triste expérience ? qu'importe qu'elle se montre à découvert, avec opiniâtreté et sans le moindre ménagement ? Il est certain que si nous voulons lui résister comme elle résiste à l'esprit ; si nous la combattons vigoureusement pour tâcher de la subjuguer, ou du moins la refréner, il est certain, dis-je, que le mérite de notre prière, son prix, sa vertu, croissent en raison des efforts que nous faisons pour combattre cette volonté rebelle, si nous manifestons clairement le désir qui nous porte à nous opposer avec courage à cet ennemi domestique qui demande à grands cris ce qui ne nous est pas permis de vouloir. Nous ressemblons alors à un malade couvert de plaies incurables, si l'on n'emploie le fer et le feu. La nature a beau se révolter contre des remèdes si violens, il ne cesse d'appeler la main salutaire qui doit l'en délivrer. La volonté de cet homme est d'autant plus décidée, courageuse, qu'il a plus long-temps combattu

contre ce sentiment naturel et qui répugne aux souffrances.

« Aimable Rédempteur, disait une ame » qui éprouvait ces humiliantes contradic- » tions, je ressemble à ces possédés que vous » délivrâtes pendant le cours de votre vie » mortelle. Ma passion n'est-elle pas le dé- » mon qui me tyrannise, après m'avoir en- » tièrement subjugué ? C'est elle qui meut » ma langue, et la fait parler contre mes vé- » ritables intérêts. Entendez-la, comme dé- » sespérée, elle pousse des cris affreux : elle » veut que vous la laissiez en paix, et que » vous ne la dépouilliez pas, avant le temps, » de son ancienne possession. Mais quelle est » donc cette possession ? La violence donne- » t-elle des droits légitimes ? Ne l'a-t-on pas » toujours regardée comme une usurpation, » une tyrannie ? Est-il pour un chrétien, » dont la vie doit être entièrement consacrée » à son Dieu, est-il des temps où il puisse » se livrer au péché, et l'abandonner à son » gré ? Mais une voix qui se fait quelquefois » entendre, et qui sort de mon cœur, où » vous trouvez encore quelque peu d'obéis- » sance, s'efforce de vous dire le contraire. » Quelque faible qu'elle soit, elle vous

» supplie d'être délivré de ce démon. Il n'est
» pas étonnant que la voix d'un ennemi si
» fort, si redoutable, ait plus de vigueur
» que la mienne, épuisée, hélas! par les
» assauts souvent répétés de cet esprit infer-
» nal. Comment mes faibles cris ne seraient-ils
» pas étouffés par ses horribles rugissemens?
» Vous savez, ô mon Dieu, vous savez que
» ces sons effrayans qu'il fait entendre ne
» sont pas à moi, quoiqu'ils sortent de mon
» cœur. Je ne reconnais que ceux qui peu-
» vent à peine parvenir jusqu'à mes oreilles.
» Je ne saurais les désavouer, puisqu'ils ne
» demandent que ce qui peut m'être avanta-
» geux et servir à votre gloire. Elle est bien
» forte une voix que la vertu anime, et
» dès-lors elle n'est plus à moi, elle est à
» vous, Seigneur; vous ne pouvez la mé-
» connaître, puisque c'est votre grâce qui
» l'excite. Il est digne de vous de lui donner
» encore plus de force, afin que je n'entende
» plus celle de mon ennemi; opprimez-la,
» suffoquez-la, ou plutôt, Seigneur, con-
» damnez ce malin esprit à un éternel silence,
» et ordonnez-lui de se retirer de moi à ja-
» mais, avec ce ton d'autorité qui fait trem-
» bler les démons et remplit l'enfer d'effroi;

» *obmutesce et exi ab eo.* Alors, plein de » reconnaissance, je ne cesserai de répéter » avec votre Prophète ces douces et conso- » lantes paroles : *dic animæ meæ, salus tua* » *ego sum* (1) : dites à mon ame je suis ton » salut, et j'ajouterai avec saint Augustin : » parlez, Seigneur, et que je vous entende : » *sic dic, ut audiam.* (2) »

Le comble de l'infortune pour un chrétien, c'est lorsque son propre cœur est d'accord avec le démon, c'est-à-dire, avec la passion qui le possède. Quelle cruelle situation en effet d'avoir une volonté qui ne saurait s'opposer efficacement à ces désirs insensés qui naissent, s'évanouissent et reviennent à tout instant ; une volonté, qui bien loin de résister à cette passion, ne craint point de la caresser, et de confondre ses propres intérêts avec les siens ; une volonté qui s'attriste dès qu'il faut combattre cet ennemi domestique, qui s'afflige jusqu'à l'excès lors même qu'elle peut le vaincre aisément ; une volonté en un mot qui, se perdant dans de stériles et vains désirs, ne

(1) Ps. 34, 3.

(2) Liv. 1.er des confess. chap. 5.

sait s'exprimer que par ces mots : ce serait sans doute bien fait, mais..... je pourrais peut-être.... mais.... serait-il possible qu'il n'y eût pas des moyens de fortifier une ame ainsi combattue, et de la faire sortir de ce triste état ? Oui, sans doute, il en est ; ils sont certains. Veuillez m'écouter.

CHAPITRE IV.

Que faut-il faire pour vouloir efficacement ce que l'on demande ?

IL faut retourner à Dieu sincèrement et avec confiance par la prière. Comme le plus grand ennemi que nous ayons à combattre, est moins la passion qui nous domine que notre propre volonté, contre laquelle nous pouvons bien peu sans la grâce, nous devons supplier le Tout-Puissant de nous en donner une moins rebelle, et imiter la conduite d'un général d'armée, qui, ne pouvant se rendre maître d'une place à force ouverte, tâche de gagner celui qui est chargé de la défendre.

Tous les théologiens conviennent que parmi l'immensité de grâces que renferment les trésors de la divine Providence, il en est

qui sont destinées à secourir efficacement la faiblesse de l'homme, lorsque coopérant aux impulsions célestes qui nous préviennent, nous les demandons comme il convient. Attentives et promptes à nous servir, elles accourent pour fortifier celui qui les implore ; elles se hâtent d'arriver, et l'on croirait que captives entre les mains de Dieu, si je puis m'exprimer ainsi, elles s'empressent de recouvrer leur liberté pour voler à notre secours. Il en est d'autres bien différentes qu'on pourrait appeler grâces propres au combat ; destinées à lutter contre une volonté rebelle qui les fuit, elles l'environnent, l'attaquent, la pressent de tous les côtés, jusqu'à ce qu'ayant vaincu son opiniâtreté, elles parviennent tellement à l'adoucir, qu'elle les sollicite de s'assurer d'elle, bien loin de vouloir leur résister. C'est ainsi que cette place, qui paraissait d'abord vouloir faire une vigoureuse défense, ouvre elle-même ses portes, et reçoit avec plaisir l'ennemi qu'elle redoutait. Resserrons cette pensée, et disons en peu de mots que parmi les grâces du Seigneur, il en est qui sont toujours prêtes à favoriser nos prières lorsqu'elles ont les qualités nécessaires. Il en est

d'autres qui, fortes et puissantes, sont toujours disposées à combattre et à vaincre la résistance que nous leur opposons, et à la changer en une soumission volontaire.

Et cela doit être ainsi, ô mon Dieu : « vous devez soumettre à votre empire non» seulement ces ames dociles, obéissantes, » qui sont comme une cire molle entre vos » mains, mais encore ces volontés rebelles, » obstinées, qui refusent d'obéir à vos saints » commandemens. Vous n'avez pas besoin » d'user de votre toute puissance pour sou» mettre nos cœurs ; il vous suffit d'employer » un des moyens de votre inépuisable sagesse » pour nous faire demander ce que vous » voulez que nous demandions. C'est ainsi » que vous savez nous porter à désirer ce » qui nous plaît, et votre bonté est si grande, » que vous nous laissez encore le mérite » d'avoir voulu de nous-mêmes. C'est ainsi » que par de secrètes dispositions qui n'ap» partiennent qu'à vous, Seigneur, vous vous » rendez maître de nous sans porter atteinte » à notre liberté, et le succès est toujours » infaillible. Un pouvoir si admirable me » remplit de joie ; la gloire qui vous en re» vient me transporte. Et pourrais-je ne pas

» tressaillir d'alégresse, lorsque jetant mes » regards sur mon extrême indigence, je » vois combien il vous en coûtera peu pour » la faire cesser. »

Voilà les grâces que nous devons demander à Dieu, lorsque dans la grande affaire de notre salut nous éprouvons quelque répugnance dans notre volonté. Nous devons lui dire avec l'église : *nostras rebelles ad te propitiùs compelle voluntates* (1) : « forcez, » Dieu propice, forcez nos volontés rebelles » à recourir à vous. Vous le savez, Seigneur, » si j'ai déserté vos drapeaux pour me ranger » sous les bannières de votre ennemi, c'est » pour avoir trop écouté ma folle volonté : » daignez vous en rendre le maître, et elle » rentrera dans son devoir. Si elle est aussi » esclave des passions, que peuvent l'être » mes sens ; si je puis craindre que son » exemple ne subjugue mon esprit peu à » peu ; s'il est dangereux que ma raison n'ap- » prouve et n'embrasse les mêmes erreurs » qui l'ont séduite, les mêmes désordres » qu'elle chérit, quelle consolation, quel » soulagement puis-je atteudre dans l'état

(1) Dominica 4, post Pentec.

» malheureux où je me trouve, si vous, qui
» pouvez tout, vous ne venez à mon secours,
» si vous ne m'apprenez à vouloir tout ce
» qu'il faut que je veuille. Comme la cha-
» leur bienfaisante du soleil fond peu à peu
» la glace, ou comme les coups redoublés
» du marteau la brisent et la mettent en
» pièces ; ainsi, Seigneur, vous attirez à
» vous notre volonté, tantôt par des grâces
» douces, agréables, qui rendent facile tout
» ce que vous commandez, tantôt par d'au-
» tres fortes et puissantes à qui rien ne sau-
» rait résister : *quasi ignis, et quasi malleus*
» *conterens petram* (1). Ah ! Seigneur, s'il
» n'est pas d'autres moyens pour réduire la
» mienne, faites-moi sentir la force de votre
» bras, et quelque pesant qu'il puisse être,
» déchargez sur mon cœur une de ces grâ-
» ces, dont le coup tel que celui d'un lourd
» maillet le réduise en poussière. Jugez vous-
» même de sa dureté, de son extrême insen-
» sibilité ; elle est telle, que je ne puis
» presque pas me résoudre à vous supplier
» de me faire sentir vivement les douleurs
» que mes plaies invétérées devraient me

(1) Jerem. 23, 29.

» causer, ni que vous me délivriez de cette » étrange stupidité qui trouve du plaisir dans » ce qui devrait causer mon tourment ; et si » je fais quelques efforts pour vous adresser » cette prière, je le sens se soulever contre » moi, ce cœur, pour m'empêcher de recou- » rir à vous, ô mon Dieu. Quelque extraor- » dinaire qu'elle soit cette prière, c'est la » seule que ma déplorable situation me per- » mette de vous offrir ; elle vous supplie, » vous conjure par les entrailles de votre » miséricorde, de m'accorder dans ce mo- » ment ce que je ne puis, ni ne sais vous » demander, ce que j'ai même de la ré- » pugnance à vous demander ; en un mot, » ce que j'avoue et reconnais devoir solliciter » de votre infinie bonté. »

CHAPITRE V.

Passage de saint Paul qui vient à l'appui de ce que je viens de dire.

AVANT de finir ce livre, je dois faire connaître à ceux qui auraient malheureuse- ment une volonté si dépravée, un passage de saint Paul, d'après l'explication que saint Jean Chrysostôme, et plusieurs autres

Pères en ont donné. Je fais tout ce que je puis, écrivait-il aux Philippiens, pour me conformer à Jésus-Christ dans ses afflictions, partager ses souffrances, me rendre propre les tourmens affreux de sa mort, afin de participer, s'il m'est possible, à sa glorieuse résurrection : *configuratus morti ejus, si quomodò occurram ad resurrectionem* (1). Ce n'est pas que je me considère comme déjà arrivé à ce haut degré de perfection : *non quòd jam perfectus sim.* Mais si je ne l'ai point encore atteint, je désire ardemment d'y parvenir, ne perdant jamais de vue le modèle que je dois suivre : *sequor autem.* J'oublie tout ce que j'ai fait jusqu'ici : *quæ retrò sunt obliviscens*, pour ne penser qu'à ce qui me reste à faire. Je ne perds jamais de vue le but où je dois tendre, et je réunis toutes mes forces pour l'atteindre plutôt : *ad ea quæ sunt priora, extendens meipsum.* Comme je n'ai d'autre objet que de parcourir la carrière que je dois suivre ; comme l'impatience me dévore, et que l'ardeur me consume, je cours, je vole pour arriver plus promptement ; je donne plus d'extension à

(1) Cap. 3, 10, 11, 12.

mon corps ; il semble précéder mes pieds, et jamais je crains moins une chûte qu'en paraissant perdre l'équilibre. Et comment ne ferai-je pas tous mes efforts pour rendre à ce Dieu dont je suis débiteur tout ce que je lui dois, à ce Dieu qui m'arrêta lorsque je fuyais sa présence, me terrassa sur le chemin de Damas, et fit de moi sa conquête? En un mot, comme je suis entièrement à lui, mon plus grand désir serait qu'il fût tout à moi : *si quomodò comprehendam*, paroles de la plus grande énergie, *à quo et comprehensus sum.*

Je prie celui dont le cœur serait le plus indocile, le plus rebelle, le plus endurci, de vouloir bien réfléchir sur ce passage, et de considérer qu'il n'est pas rare de voir Jésus-Christ courir après ceux qui le fuient, les arrêter, et les changer entièrement. Il n'est pas nouveau (quel motif plus propre à nous attendrir) de voir ce divin Sauveur transformer ces hommes qui vôulaient lui échapper en des Saints du premier ordre. Revenus de leurs coupables erreurs, ils éprouvent les effets du feu brûlant qui les consume, et les remplit d'un noble courage pour user avec lui d'heureuses représailles.

Combien de fois n'a-t-on pas vu ces soldats que Dieu recrute à si grands frais (s'il m'est permis de parler ainsi), laisser bien loin d'eux les plus valeureux vétérans qui servent sous les étendards de la charité? N'en voyons-nous pas qui, enrôlés malgré eux, font des prodiges de valeur, et brûlent du désir le plus ardent de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang, pour prouver l'excès de leur amour à ce Dieu de bonté qui ne cessa de les aimer, lors même qu'ils ne pensaient à lui que pour l'outrager?

Ranime donc ton courage, pécheur, et plein d'une noble confiance en la bonté de ton Dieu, dis-lui: « Seigneur, j'avoue avec » une sainte confusion d'avoir un cœur aussi » peu reconnaissant comme jamais personne » ne l'a eu. Jugez vous-même de sa méchan- » ceté. Dès que je lui parle de vous, ô mon » Dieu, il fuit, s'irrite, et s'oppose à tout » ce que je désirerais de lui. C'est sans doute » parce qu'il connaît l'énormité de ses cri- » mes qu'il en agit ainsi. Je ne le trouve » récalcitrant que parce qu'il chérit ses cou- » pables erreurs, qu'il sait tout ce qu'il lui » en coûterait de les abandonner, et que » votre justice l'épouvante. Que sais-je en-

» core, peut-être ignore-t-il comment il doit
» vous aimer. L'infortuné ! qu'il connaît peu
» votre infinie miséricorde ! et combien vos
» sublimes perfections vous rendent aimable !
» son malheur est sans doute bien grand !
» mais il n'est pas sans ressource ; il ne tient
» qu'à vous, Seigneur, de le faire cesser.
» N'avez-vous pas des moyens assurés pour
» le subjuguer, et contre lesquels il oppo-
» serait vainement de la résistance ? n'est-il
» pas en votre pouvoir de lui faire sentir
» qu'il a moins de forces pour vous fuir que
» vous n'en avez pour l'atteindre et l'arrêter ?
» C'est sans doute bien mériter des hommes
» d'enchaîner un furieux pour l'empêcher
» d'attenter à ses jours, et peut-être à ceux
» des autres ; il est aussi digne de votre
» immense charité de vous attacher pour
» jamais ce rebelle. Ayez donc pitié de lui,
» et son retour, ô mon Dieu, manifestera
» à l'univers votre excessive bonté envers lui.
» Veuillez vous rappeler l'exemple de Paul.
» Quelle ne dut pas être votre joie, lors-
» qu'après lui avoir donné des preuves de
» votre grande patience à l'attendre, vous
» voulûtes encore lui faire connaître l'excès
» de votre miséricorde ; lorsqu'après l'avoir

» terrassé par un trait puissant de votre grâce,
» vous vîtes ce loup furieux, qui ne respirait
» que le carnage, transformé en un tendre
» agneau, ne plus vivre, ne plus respirer
» que pour vous aimer et vous servir;
» que dis-je, lorsqu'il sut tirer de la haine
» même qu'il vous avait vouée, et des per-
» sécutions qu'il exerçait contre vos servi-
» teurs, ce noble courage qui le rendit le
» plus ardent de vos Apôtres pour propager,
» étendre la gloire de votre saint nom? Ah!
» Seigneur, daignez accueillir mes prières,
» oublier mes égaremens, et rendez-moi
» votre amitié; faites que ce cœur infidèle,
» qui ne courait qu'après les vains plaisirs
» du monde, en connaisse enfin le vide et
» le néant; changez l'objet de ses affections,
» et qu'il vous honore plus par son sincère
» repentir qu'il ne vous avait offensé par ses
» coupables égaremens. Si jamais il connaît
» combien vous êtes aimable, combien il
» est doux de vous aimer; que ne fera-t-il
» pas pour jouir du seul bien véritable,
» lorsqu'il a tant fait pour posséder les faux
» biens de la terre? La bonté de son ca-
» ractère paraît jusques dans ses insensées
» erreurs; et s'il n'a rien épargné pour

» s'éloigner de son Dieu, quels sacrifices ne » fera-t-il pas pour revenir à lui, dès qu'il » aura le bonheur de vous connaître? Faites » donc, Seigneur, qu'il se convertisse à » vous malgré lui s'il le faut, et d'une vo- » lonté rebelle et perverse vous en verrez » sortir une autre fidèle, obéissante à vos » saintes lois. »

Pécheurs invétérés, ayez de pareils sentimens, et vous éprouverez que votre cœur qui fuyait son Dieu avec tant de perfidie, qui persistait avec tant d'opiniâtreté dans son éloignement, se rapprochera peu à peu de lui, ou plutôt vous le verrez revenir avec plus de célérité qu'il en avait mis dans sa fuite. Ainsi en agit Magdelaine dès le premier instant de sa conversion; aussi mérita-t-elle ce bel éloge de Jésus-Christ : *dilexit multùm*; elle a beaucoup aimé. Elle fit plus dans quelques momens que d'autres après plusieurs années; elle devança tous ceux qui l'avaient précédée dans la carrière du saint amour : *dilexit multùm.*

LIVRE TROISIÈME.

Seconde condition de la Prière. Demander avec confiance.

CHAPITRE PREMIER.

Pourquoi la confiance est-elle nécessaire ?

LA seconde condition consiste à demander avec une entière confiance. Nous en serons persuadés, si nous connaissons l'astuce, la malice du démon, qui le porte à changer le plan de ses attaques, selon les dispositions qu'il voit en nous. S'il ne peut nous faire aimer notre infirmité, il tâche de nous faire désespérer de notre guérison. C'est à peu près la même chose pour lui, que le malade n'ait pas le désir de guérir, ou qu'il en perde l'espérance, qu'il ait un cœur tellement dépravé, qu'il se refuse à tout ce qui pourrait lui donner la santé, ou qu'il soit si peu confiant dans les remèdes qu'on lui propose, qu'il perde presque l'espoir de la recouvrer ; il est en un mot parfaitement égal qu'il n'ait pas la première, ou qu'il péche contre la seconde

des dispositions si nécessaires pour que nos prières soient efficaces. Le pécheur est également bien éloigné du royaume des cieux, soit que prêtant une oreille attentive à la voix enchanteresse de ses passions, il montre de l'indifférence pour le succès de ses supplications, soit que se laissant aller à des craintes peu fondées, il doute de leurs succès. Une confiance pleine et entière est donc absolument nécessaire. Qu'elle soit notre partage, et croyons avec saint Jean (1) que Dieu écoutera tout ce que nous lui demanderons selon sa volonté. Peut-on douter qu'il ne veuille que je surmonte cette passion dominante, que j'acquière cette vertu dont j'ai un aussi grand besoin ? Soyons donc bien assurés, d'après le même Apôtre, que si nos prières sont conformes au désir de Dieu, elles seront bien reçues dès que la confiance les animera.

Tous les théologiens qui ont parlé de la prière conviennent que les deux principaux effets qu'elle doit produire sont de mériter et d'obtenir ; le premier dépend de la charité qui embrase celui qui prie ; le second

(1) Chap. 5, 14.

doit être le fruit de la foi et de la confiance en Dieu, d'après saint Thomas (1). Si nos mérites se fondent principalement sur la charité, c'est à la foi d'obtenir ce que nous demandons, parce qu'elle s'anime, se fortifie en considérant ce que Dieu peut par sa toute-puissance, et ce qu'il peut vouloir par son infinie miséricorde. De là si la charité rend plus agréable à Dieu, l'effet de la confiance est de le porter à favoriser nos sollicitations. La première de ses vertus lui donne cette beauté, qui en fait l'objet de l'amour de son Dieu ; avec la seconde elle est plus forte, plus puissante pour exciter sa bienfaisance. Cela est si vrai, qu'une ame qui plairait moins à Dieu, ou même qui lui déplairait, serait mieux écoutée dans ses prières à raison de sa confiance, qu'une autre qui l'aimerait davantage et qui en serait plus aimée. C'est dans ce sens qu'on doit entendre ces fameuses paroles de saint Jean Chrysostôme : *non tam valet amicitia apud Deum, quam oratio* (2) ; c'est-à-dire, le cri de la prière a plus d'attrait aux yeux de Dieu que la voix de l'amitié.

(1) 2.da quæst. 15, ad 3.
(2) Hom. 56, de diversis.

Elle est donc bien nécessaire cette confiance à ceux qui s'adressent à Dieu pour leurs besoins spirituels. Avec quel plaisir n'iront-ils pas à lui s'ils veulent réfléchir sur son infinie bonté, sur son amoureuse providence, qui voulant faciliter aux pécheurs de revenir à lui, leur impose pour première condition la certitude d'obtenir ! quel bonheur d'avoir à traiter avec un Dieu si facile à pardonner à ses plus grands ennemis, qu'il ne leur impose d'autre loi pour mériter son amitié que celle de leur dire : espérez-la, et vous l'obtiendrez ; et c'est par l'espérance, ce remède si doux, si agréable à notre cœur, qui le dilate, le réjouit et le fortifie, qu'il applique le premier appareil sur nos plaies pour nous en délivrer ! Qui aurait jamais pensé que des ulcères qui paraissaient incurables, sans employer le fer et le feu, tant ils étaient invétérés, pussent être cicatrisés, et disparaître par un topique aussi salutaire que la confiance, sans laisser la moindre trace après eux ?

« Seigneur, je vous ai rendu souvent mille » et mille actions de grâces pour votre infinie » bonté ; mais pour les rendre encore plus » solennelles, je ne crains pas de les répéter

à

» à la face de l'univers dans cet écrit, pour
» vous témoigner toute l'étendue de ma re-
» connaissance, du généreux pardon que vous
» m'accordez malgré mon indignité. Vous
» faites plus, Seigneur, tant vous êtes bon,
» vous me faites espérer des secours puissans
» pour commencer une vie plus pure et plus
» parfaite. Mais ne serais-je pas le plus vil
» des ingrats si je gardais le silence, lorsqu'à
» tant de faveurs si signalées vous voulez
» encore que je me fasse un mérite de mon
» espérance dans vos promesses, et qu'un si
» grand bienfait me dispose non-seulement
» à recevoir de nouvelles grâces, mais qu'elle
» soit encore à vos yeux, une vertu qui em-
» porte avec elle la certitude de la récom-
» pense. Je puis donc m'écrier avec saint
» Paul : *spe salvi facti sumus* (1) ; nous
» sommes sauvés par l'espérance. C'est elle,
» c'est cette vertu, dit-il encore, qui nous
» ouvrira le ciel, nous y introduira pour y
» posséder Dieu, le plus grand de tous les
» biens, pendant l'éternité : *magnam habet*
» *remunerationem* (2). »

Pour faire naître dans vos cœurs cette vive

(1) Ad Rom 8, 24.
(2) Ad Hebræos. 16, 35.

confiance, je vais vous proposer, avec les maîtres de la vie spirituelle, quatre motifs efficaces, qui vous feront passer de l'espérance à la certitude de la foi ; en sorte que, selon les paroles de Jésus-Christ, nous devons croire que tout ce que nous demanderons dans nos prières, animées par ces deux vertus, nous l'obtiendrons : *quæcumque orantes petitis, credite quià accipietis* (1) : je vous les présenterai le plus clairement qu'il me sera possible ; et grâces à la matière que je vais traiter, il ne sera pas difficile de trouver l'or qu'elle renferme ; pour peu que j'en remue la superficie, vous le verrez briller à vos yeux.

CHAPITRE II.

Premier motif de notre espérance et ses raisons. On en expose la première et la seconde.

LE premier motif qui doit exciter votre confiance, c'est notre misère. J'entends par misère les péchés que nous avons commis avec toute leur laideur, les mauvaises habitudes que nous avons contractées avec leur tyrannie,

(1) St. Marc. 11, 24.

les passions auxquelles nous sommes assujettis avec toute leur violence ; enfin, le poids énorme de vices invétérés, de mauvaises inclinations, d'ingratitudes, d'infidélités, sous le joug desquelles nous gémissons depuis si long-temps. C'est en vérité une chose bien étonnante, que ce qui aggrave l'état d'un pécheur, soit en même-temps ce qui l'allége, le fortifie et lui donne du courage. Si l'état malheureux où il se trouve le confond, il lui prête aussi des forces pour ranimer son espérance ; il l'humilie d'abord, puis il le relève modestement : il le couvre de honte, et il remplit aussi son cœur de confiance, et c'est ce que saint Augustin veut nous faire entendre, lorsque, parlant du Publicain, il dit : *conscientia premebat, spe sublevabat* : sa conscience l'opprimait, mais l'espérance le ranimait, son humiliation lui donnait du courage. Il est certain que plus l'énormité des crimes d'un pécheur est grande, plus cette vertu prend de nouvelles forces.

Ce n'est pas la seule raison qui porte un pécheur à changer en confiance l'objet même de ses craintes. Il sait que la mission de Jésus-Christ fut principalement pour ramener les brebis égarées de la maison d'Israël ;

et son père ne l'envoya comme médecin, que pour chercher les malades et les guérir. De là l'homme qui a plus offensé son Dieu, qui s'est plus éloigné de lui, et dont l'ame est plus chargée de crimes, c'est celui-là même qui doit avoir plus de courage, s'il désire sincèrement sortir de l'état affreux du péché, rentrer dans la voie sainte qu'il avait quitté; s'il veut être en un mot délivré de ses infirmités spirituelles.

« Oui, Seigneur, mes maux sont bien » grands, doit-il s'écrier dans l'amertume » de son cœur; je le connais, et ne le sens » que trop. Mais si la mission que vous donna » votre père fut celle de guérir les infirmes » et les malades, j'ai sans doute plus de droit » qu'un autre à votre préférence, à vos soins » paternels, puisqu'il n'est guère possible » de l'être plus grièvement que je ne le suis. » Il est sans doute sous les portiques de » l'église, des ames si saines, ou du moins » si peu malades, que si elles cherchent un » ange pour remuer l'eau de la piscine, c'est » plutôt pour conserver leur santé que pour » être délivrées des maux qu'elles n'ont pas. » Si elles veulent s'y plonger, c'est moins » pour se purifier des souillures qu'elles

» n'ont pas contractées que pour maintenir
» leur pureté. On y a vu autrefois les Louis
» de Gonzagues, les Thérèse de Jésus, les
» Magdelaine de Pazzis ; on y en voit au-
» jourd'hui d'autres qui marchent sur leurs
» traces. Mais, suprême médecin, peut-on
» croire que ces ames privilégiées aient be-
» soin d'être lavées dans cette piscine salu-
» taire, si elles n'ont tout au plus qu'une
» simple appréhension, un léger soupçon de
» maladie ? Des secours passagers doivent
» leur suffire ; elles ne sauraient s'en plain-
» dre, puisqu'elles doivent savoir qu'il n'y
» a que les véritables infirmes qui doivent
» recourir au médecin : *non est opus medico*
» *valentibus*, *sed malè habentibus* (1). Il est
» vrai que ces portiques contiennent une foule
» de malheureux ; mais parmi ceux que les
» maladies accablent, n'est-ce pas celui dont
» l'état est plus dangereux, qui doit être pré-
» féré ? Celui que des plus grands dangers
» menacent, a sans doute plus de droit à votre
» bonté ; c'est sur mes pressantes nécessités
» que je fonde mon espérance, et ma grande
» misère réclame plus promptement vos

(1) St. Math. 9, 12.

» soins. Si dans l'ordre de la nature on doit
» voler au secours de celui que la plus affreuse
» misère accable, que ne doit pas attendre
» dans l'ordre de la grâce, le pécheur chargé
» des crimes les plus monstrueux ? Je ne sau-
» rais donc applaudir à ces hommes qui,
» touchés de la vie innocente de tant de
» justes, ne cessent de dire : voilà, Seigneur,
» voilà les dignes objets de votre miséri-
» corde. Ah ! plutôt, divin Sauveur, couvert
» de plaies depuis la plante des pieds jus-
» qu'au sommet de la tête, j'ai infiniment
» plus de raison pour y prétendre et en espé-
» rer les plus heureux effets. »

La seconde raison prend sa source dans la bonté infinie du fils de Dieu. S'il était possible en effet que l'auguste ministère dont son père le revêtit, ne le porta point à nous secourir, peut-on douter que sa tendre compassion pour les hommes ne lui en inspira le désir ? Si l'objet de sa mission est de secourir les malheureux, sa miséricorde n'ajoutera-t-elle pas au penchant qu'il a de venir à leur secours ? Plus l'infortune est grande, plus les hommes s'empressent à la soulager. Peut-on supposer moins de charité dans notre Dieu, qui, d'après saint Léon, est la bonté

même par sa nature, et dont toutes les œuvres sont des œuvres de miséricorde : *cujus natura bonitas, cujus opus, misericordia* (1). Nous voyons chaque jour qu'un pauvre couvert de plaies excite plus notre compassion, qu'un autre dont l'état est moins souffrant. Ce nouveau Lazare, qui sait combien elles peuvent émouvoir la pitié, paraît en faire ostentation. Il ne se contente pas d'en délier les bandes, de les exposer dans toute leur nudité, il cherche encore à nous les montrer de la manière que nous pouvons juger la plus douloureuse, faisant ainsi un espèce de commerce de la pourriture de ses membres et de notre commisération. C'est son intérêt qui le porte d'en agir ainsi ; aussi de tous ceux qui demandent l'aumône, aucun ne la demande avec plus de confiance, parce qu'il peut malheureusement se flatter que sa misère et ses souffrances surpassent infiniment celles des autres.

S'il est donc vrai de dire que les maux d'un homme rendent sensible le cœur d'un autre, quelle confiance ne doit pas avoir un malheureux pécheur en son Dieu, lorsqu'il

(1) Serm. 2, in Nativitate J. C.

sait que sa piété, sa compassion, sa miséricorde sont autant supérieures à celle des humains que les créatures diffèrent du Créateur ? « Non, Seigneur, quand je verrais » mon ame encore plus couverte d'ulcères que » ne pouvait l'être le corps de Job couché » sur son fumier, je ne perdrai jamais cou- » rage ; jamais l'abattement n'entrera dans » mon cœur, lors même que je pourrais dire » comme lui : *derelicta sunt tantummodò* » *labia mea circà dentes meos* (1). Il ne me » reste de sain dans mon corps que la peau » de mes lèvres qui couvrent mes dents ; et » si je les appelle saines, c'est que, d'accord » avec mon cœur, elles vous demandent ma » guérison. Tous mes autres membres ne » sont que pourriture et corruption ; désirs, » pensées, inclinations, tout en moi est » corrompu, mon corps en entier n'est » qu'une seule plaie. Mais quelque triste » que soit ma situation, je ne me laisserai » point aller au découragement ; la liberté » que j'ai de pouvoir encore remuer mes » lèvres me donne des forces ; et bien loin » de m'abattre, la paralysie qui rend inutile le » reste de mes membres augmente encore ma

(1) Job. 19, 20.

» vigueur. Elle est bien puissante cette voix
» qui vous crie, vous conjure, Seigneur,
» de venir à mon secours ; elle le devient en-
» core plus, quand ce sont les maux affreux,
» les douleurs aiguës qu'ils me causent, qui
» l'animent. Quelque muette qu'elle soit
» cette prière, celle que je pourrais faire,
» si je jouissais de la santé, serait infiniment
» moins touchante et moins efficace. Je n'ai
» point honte de vous découvrir mes plaies
» pour exciter votre compassion, quoique
» vous en connaissiez la profondeur et la
» malignité. Et qu'il est éloquent le langage
» qu'elles vous tiennent ! que mes expressions
» seraient faibles sans elles ! Si le tableau
» de ma misère, de mes infirmités n'ajoute
» rien à la certitude que vous en avez, il
» produira toujours un grand bien en moi ;
» elle redoublera ma confusion ; plus elle
» sera grande, plus ma confiance augmen-
» tera, et plus vous serez porté à me guérir.
» Daignez donc, ô mon Dieu, prêter une
» oreille attentive à mes supplications, ne
» point détourner vos regards du malheureux
» état où vous me voyez, et votre infinie mi-
» séricorde m'est un sûr garant que vous ne
» dédaignerez pas de venir à mon secours. »

CHAPITRE III.

Troisième raison de notre espérance.

ELLE dérive de la gloire de Dieu ; elle n'est jamais plus grande, plus brillante que lorsque celui qui éprouve les effets de sa bonté en est moins digne. Comme ce sujet est un des plus importans que je puisse traiter, je lui donnerai toute l'extension qu'il mérite. Remarquez d'abord la force des reproches avec laquelle le prophète Isaïe s'exprime pour faire connaître aux Juifs l'énormité de leurs crimes. Dieu aurait pu aisément vous châtier, leur dit-il, et non-seulement il ne l'a pas fait, mais il suspend encore son bras vengeur ; il vous souffre et vous attend avec patience et bonté. Mais quel en est le motif? Il vous attend pour avoir pitié de vous : *propterea expectat vos, ut misereatur vestri* (1). Un Dieu faire violence pour ainsi dire à sa justice ! le Créateur avoir des égards pour des créatures qui ne cessent de l'outrager ! quel mystère ! Isaïe nous le découvre ce mystère. Écoutez-le, pécheurs, et puis-

(1) Isaïe 30, 18.

siez-vous cesser votre rebellion contre le meilleur des pères. C'est la gloire qui lui en revient : *exaltabitur parcens vobis* (1) : il s'exalte en vous pardonnant. Le Très-Haut devient encore plus grand, lorsqu'il attend pour vous remettre vos péchés ; il croit en quelque sorte, *exaltabitur* (2) ; il s'élève au-dessus de lui-même en usant de miséricorde envers vous, dit saint Jérôme.

On doit encore remarquer de quelle manière parle l'église, qui ne peut se tromper dans les sentimens qu'elle manifeste pour la gloire de son époux. « O Dieu, dit-elle dans » une de ses prières, ô Dieu, qui *montrez* » toute votre puissance en pardonnant, en » ayant compassion de vos enfans : *Deus*, » *qui omnipotentiam tuam, parcendo* » *maximè, et miserando manifestas* (3). » Vous manifestez sans doute votre puis- » sance, lorsque vous faites sentir la pesan- » teur de votre bras à ceux qui vous ou- » tragent ; mais elle éclate bien davantage, » en laissant agir votre miséricorde : *maximè* » *manifestas*. C'est être sans doute bien

(1) Isaïe 30, 18.
(2) Cornelius à lapide, hic.
(3) Oratio in Dominicâ x.ª post Pentecost.

» puissant que de faire sentir aux pécheurs
» tout ce que peut votre justice ; mais il est
» infiniment plus glorieux pour vous de pou-
» voir les convertir ; et comme il est diffé-
» rens degrés dans les crimes, votre gloire
» augmente selon leur énormité. Vous êtes
» infiniment plus grand, lorsque vous dé-
» sarmez vos ennemis pour les ramener, que
» lorsque vous les terrassez ; lorque vous chan-
» gez la perversité de leur cœur, pour vous
» les attacher irrévocablement. Il me semble,
» Seigneur, vous entendre leur dire à cha-
» cun d'eux : je te vois enfoncé dans un abîme
» de misère, et j'ai résolu de t'en retirer :
» *redimam te in bracchio extento, in judiciis*
» *magnis* (1). Je veux te faire connaître tout
» ce que je puis, lorsque j'étends mon bras
» pour secourir un malheureux pécheur.
» Je veux que si cette vierge incomparable
» que je choisis pour ma mère peut dire :
» Le Seigneur a fait de grandes choses en
» ma faveur : *fecit potentiam in bracchio*
» *suo* ; tu puisses répéter les mêmes pa-
» roles avec autant de vérité, et t'écrier
» avec elle : *magnificat anima mea Domi-*

(1) Exode 6, 6.

» *num.* O mon ame, purifiée de toutes tes » souillures, exalte et glorifie le Seigneur » ton Dieu. Si j'ai fait éclater sur d'autres » les terribles effets de ma justice, je veux » qu'on admire en toi les profonds juge- » mens de ma miséricorde. Les premiers » étonnèrent les cieux et la terre, et ceux » dont tu seras l'ojet les jetteront dans les » plus grands ravissemens. Ils sont grands, » impénétrables sans doute les conseils d'un » Dieu qui punit; ils ne le seront pas moins » ceux dont je me servirai pour faire de toi » ma conquête; et voilà les jugemens que » j'appelle grands par excellence : *in judiciis* » *magnis.* Ils le sont, parce qu'ils servent à » ma plus grande gloire; je n'ai jamais mieux » manifesté ma puissance qu'en te disant : » je t'ai appelé, et je veux que tu sois à moi » par les effets de mon infinie miséricorde : » *in miserationibus magnis* (1). »

Pour nous donner une plus juste idée de la gloire que Dieu retire de la conversion d'un pécheur, écoutez de quelle manière parle saint Augustin, lorsqu'il nous fait considérer Jésus-Christ montant au ciel, accom-

(1) Isaïe 54, 7.

pagné du Larron converti. A-t-on jamais vu dans le monde, s'écrie-t-il, un général d'armée, qui voulant faire une entrée triomphante dans une place forte qu'il vient de conquérir, souffre non-seulement qu'un scélérat, un assassin soit du nombre de ceux qui forment son cortége, mais encore qu'il le demande pour son frère d'armes, son compagnon, et veuille l'avoir absolument auprès de lui ? C'est pourtant ce qu'a fait Jésus-Christ. Après avoir abattu par sa croix les murs qui nous fermaient l'entrée de la sainte Cité, et nous en avoir ouvert les portes par sa mort, il entre dans le séjour de sa gloire, et il y introduit un insigne voleur : *ingrediens patriam suam, secum latronem introduxit* (1). Etrange, mais admirable spectacle ! Eh quoi ! ne craint-il pas d'obscurcir sa gloire, d'avilir le Paradis, en y donnant une place à un vil malfaiteur ? Non, il l'enoblit au contraire, il en relève l'honneur et la gloire. Et qui sait mieux que lui apprécier ces fantômes après lesquels courent en aveugles les insensés humains ? Jésus-Christ fait consister son honneur à rentrer victorieux dans le ciel,

(1) Serm. de tempore, 130.

d'y admettre un insigne voleur, et sa gloire à y conduire des femmes perdues, des Publicains, etc. etc. etc. Voilà ce qui donne plus d'éclat à son nom ; voilà ce qui le rend plus glorieux. C'est ainsi que la réputation d'un médecin s'accroît et s'étend, lorsqu'à la science nécessaire pour guérir les moindres infirmités, il y joint l'art infiniment plus difficile, de délivrer des plus grandes, de celles qu'on regarde comme incurables. Si saint Augustin prolonge ce sujet avec tant de complaisance, c'est qu'il se rappelait avoir été un de ces malades presque désespéré ; et quelques grands qu'eussent été les désordres de sa jeunesse, sa confusion était infiniment moindre que sa joie et sa consolation, en voyant la gloire qu'avait acquise le médecin charitable qui l'en avait délivré.

C'est ainsi que le Père de la Colombière tâchait d'encourager une Religieuse qui se livrait à une trop grande crainte à la vue de ses fautes. « Vous en agissez bien mal, ma » sœur, lui disait-il, en vous laissant aller » à une crainte si extrême, puisque vous » devez savoir que Dieu n'est jamais tant » glorifié par la confiance que peut avoir en » lui un juste que par celle d'un pécheur.

» Quoi ! vous regardez comme une grande » preuve de sa puissance de sauver des ames » pures et sans taches ? Ah ! son pouvoir est » bien plus grand, lorsqu'il attire celles qui » étaient si pécheresses, et qu'il les ramène » sincèrement à lui. Pour un Dieu si grand, » c'est peu de chose que le salut des pre- » mières ; ce n'est pas une grande merveille. » Mais convertir, s'attacher irrévocablement » des pécheurs tels que nous, leur faire part » de sa gloire, voilà une entreprise digne de » lui, voilà où sa toute-puissance se montre » dans tout son éclat. »

Donnons un peu plus d'étendue à une pensée aussi tendre que juste. Si les malades que Jésus-Christ guérissait, les morts qu'il ressuscitait, relevaient sa puissance et sa gloire; s'il n'y avait pas de plus beau cortége pour lui que les muets qu'il faisait parler, les possédés qu'il délivrait, les paralytiques qu'il guérissait ; si lui-même, en parlant de l'aveugle-né, assure que sa cécité devait servir à glorifier son père, *pro gloriâ Dei* (1) ; si en un mot son nom ne fut jamais plus exalté ; s'il n'entendit jamais des réclamations plus flatteuses que dans ces occasions, où les peuples s'écriaient : *benè omnia fecit et surdos fecit*

(1) St. Jean 11, 4.

audire, et mutos loqui (1). Ses œuvres sont admirables ; il rend l'ouïe aux sourds et la parole aux muets. Pourquoi ne croirions-nous pas que les mêmes applaudissemens l'attendent dans le ciel ; qu'il y acquiert une semblable gloire pour les pécheurs qu'il convertit, en les délivrant du péché, le plus grand de tous les maux ?

Pour ne pas multiplier les exemples, bornons-nous à celui de la Magdelaine dans le triomphe qu'on célébrera éternellement dans le ciel pour sa conversion. Quel spectacle plus étonnant, de voir une femme pécheresse, ennemie de son Dieu, éperdûment amoureuse d'elle-même et du monde, enchaînée par des liens aussi doux que volontaires, et le disputer en amour pour son Dieu aux Séraphins mêmes ; une pécheresse, à qui l'excès de sa douleur et de son amour redonne l'éclat de sa virginité, pour m'exprimer avec l'énergie de saint Ambroise : *reparatur in virginem* (2) ! Une semblable pécheresse, dis-je, qu'on voit suivre le char de triomphe du fils de Dieu, ne force-t-elle pas les bienheureux à fixer leurs regards sur

(1) St. Luc 18, 45.
(2) De Salom, cap. 5.

elle ? ne les oblige-t-elle pas à éclater en cris de joie, à faire retentir le ciel de leurs applaudissemens, et à s'écrier à la vue d'une si grande merveille : qu'il vive à jamais le roi de gloire, qui a opéré un prodige si éclatant. O combien l'absence de Magdelaine rendrait ce triomphe moins magnifique, moins pompeux ! J'y admirerais à la vérité les Thérèse, les Catherine, etc. Mais j'arrêterais mes yeux avec plus de complaisance sur Magdelaine, sans pouvoir les détourner, sans cesser d'applaudir et de célébrer son incomparable bonheur. Je sais, et je le confesse, que ces acclamations ne seraient pas peut-être entièrement dégagées de quelque intérêt personnel. Connaissant combien je suis débiteur à votre justice, ô mon Dieu, je vois avec une joie indicible la gloire qu'il vous reviendra de ma conversion, si vous daignez m'inspirer le désir de revenir sincèrement à vous.

Ajoutons encore quelques mots à un si beau sujet. N'est-il pas vrai que les cieux sont, selon le Prophète, l'édifice de la miséricorde du Seigneur : *misericordia ædificabitur in cœlis* (1) ? Les cieux sont en effet une œuvre de miséricorde, puisque les élus

(1) Ps. 88, 3.

que saint Pierre (1) appelle les pierres vivantes qui les composent, lui doivent leur bonheur. Il a voulu, ce Dieu miséricordieux, il a voulu conserver aux ames pures, innocentes cette beauté primitive qu'elles reçûrent dans leur baptême, et redonner aux pécheurs pénitens celle qu'ils avaient perdu en oubliant leur Créateur. Mais parmi ces pierres qui ont servi à la construction de la Jérusalem céleste, qui pourra ne pas admirer celles qui eurent besoin d'être plus travaillées, plus polies; celles qui prirent plus difficilement la forme qu'elles devaient avoir; celles qui, j'ose le dire, quelque hardie que soit la métaphore, celles qui émoussèrent si souvent le ciseau tant elles étaient dures, et qui obligèrent le divin ouvrier à l'éguiser autant de fois? Pourrions-nous croire que les yeux se fixeraient plutôt sur celles qui eurent la flexibilité de la cire entre ses mains? Ne savons-nous pas que celles qui ont plus résisté au marteau sont celles qui font plus ressortir l'habileté de l'artiste? ne savons-nous pas encore que plus le lustre qu'il leur a donné lui a coûté de peine et de soins, plus elles le conservent vif et brillant?

(1) St. Pierre 1.re, 2, 5.

Si, d'après Isaïe, Dieu semble s'élever au-dessus de lui-même, en pardonnant, comme nous l'avons déjà dit. Quelques nombreux, quelques énormes que soient tes crimes, pécheur, redouble de confiance, puisqu'il paraît que tu es en quelque sorte nécessaire à ton Dieu. C'est le sentiment de saint Pacien, qui, voulant encourager les pécheurs à la mesurer, cette confiance, sur l'excès de leurs iniquités, ne craint pas de s'expliquer ainsi : *nemo de vilitate animæ suæ desesperet, ut se jam non necessarium Deo credat* (1); c'est-à-dire, quelle que soit, pécheur, ta bassesse, ton indignité, bien loin de t'abattre, elles doivent au contraire ranimer tes espérances, puisque sans toi, et ceux qui te ressemblent, Dieu ne pourrait manifester sa miséricorde, que j'appellerais le plus grand de ses attributs, si tous n'étaient pas infinis comme lui, et ce serait en vain qu'il le voudrait sans l'énormité de tes fautes. Les péchés qui firent ta honte en les commettant, le couvriront de gloire après qu'ilte les aura pardonnés : elle sera à son comble; ta misère lui servira de fondement, et il sera vrai de dire que l'abîme incommensurable

(1) St. Pacien, lib. de pœn. et confess.

où tes iniquités t'avaient plongé est la mesure de son étonnante élévation.

Pour nous en convaincre, rappelons que notre Sauveur, voulant faire son entrée solennelle dans Jérusalem (1), envoya deux de ses disciples à un village sur le chemin de Béthanie. Vous y trouverez un poulain attaché, leur dit-il, vous le délierez, vous me l'amenerez ; et si quelqu'un vous demande pourquoi vous en agissez ainsi, vous lui direz : le Seigneur en a besoin : *quia Domino necessarius est* (2). Le passage de saint Pacien paraît être le commentaire de celui de saint Marc, sur lequel saint Ambroise ajoute qu'on doit remarquer la bonté de Jésus-Christ, qui n'a eu d'autre objet, en venant sur la terre, que de délivrer le pécheur, figuré par le poulain, du joug du péché, tandis que le monde trompeur et perfide enchaîne et réduit dans un dur esclavage ses plus zélés partisans. Que si quelqu'ame pieuse s'étonnait de ce que je viens de dire, qu'elle veuille rappeler les paroles que l'église chante dans un jour bien solennel : ô heureuse faute, s'écrie-t-elle ! ô

(1) St. Marc, 11, 3.
(2) Id.

péché d'Adam vraiment nécessaire ! *ó felix culpa ! ó verè necessarium Adæ peccatum* (1) ! Ranime donc ton courage, pécheur, et sers-toi de ta faiblesse même pour prendre de nouvelles forces, et te présenter avec confiance devant le trône de la divine majesté.

CHAPITRE IV.

Quatrième raison de notre espérance.

ELLE consiste dans la gloire qui en revient à Dieu, lorsqu'il fait ressentir au plus grand des pécheurs les doux effets de sa bonté ; elle en relève l'éclat ; il semble qu'il y trouve son intérêt. Mais que peuvent donc les hommes pour le Tout-Puissant, les créatures pour le Créateur ? Je vais vous le dire. La suprême souveraineté de Dieu sur les hommes, dont celle des rois sur leurs sujets n'est qu'une bien faible émanation, lui donne un droit imprescriptible, fondé sur son essence même, d'exiger de nous le tribut d'hommage et de respect qu'ils lui doivent. Mais quoi, me direz-vous peut-être, le Dieu puissant, maître absolu de toutes choses ; ce Dieu, que

(1) In sabb. sancto : exultet jam, etc. circà finem.

tous nos dons ne sauraient rendre plus riche, puisqu'il est la source de tous les biens ; quoi ! ce Dieu exige de nous un tribut ? Oui, sans doute, il l'exige ; c'est celui de notre amour, et il doit être bien doux de le payer ; il l'exige par une loi, que le souverain maître de l'univers pouvait seul imposer ; il nous l'intime avec une voix pleine de majesté ; il la publie au milieu des éclairs et du bruit effrayant du tonnerre, qui annoncent à tous les humains la présence, la puissance infinie du Dieu qui les forma : *diliges Dominum Deum tuum* (1) : vous aimerez le Seigneur votre Dieu. Tel est le tribut que nous sommes obligés à lui payer, l'hommage que nous lui devons ; personne n'en est exempt, et il ne devrait pas être possible de s'en dispenser. Un Dieu si bon, si aimable, si digne d'être aimé par ses infinies perfections, ses immenses bienfaits, pouvait-il en exiger un plus digne de lui et plus agréable pour nous ? Aimez-moi, nous dit-il, vous hommes, l'ouvrage de mes mains ; vous le devez, puisque je vous ai donné l'être. Mais je le mérite d'autant plus, que pouvant

(1) Deuteron. 6, 5.

vous imposer d'autres tributs, je me contente de celui de votre amour.

Ne nous étonnons donc pas, si ceux qui doivent plus au Dieu de bonté pour les fautes énormes qu'il leur a remises, se servent de l'énormité de leurs crimes pour lui payer plus généreusement cette dette d'amour, et c'est ce qu'il attend de vous : apprenez-le de la bouche même de Jésus-Christ. Il y avait, disait-il au Pharisien qui condamnait intérieurement la sainte profusion de la Magdelaine, il y avait deux débiteurs qui devaient à un usurier, l'un 500 deniers, et l'autre 50. Connaissant leur misère, et touché de compassion, le créancier leur remit libéralement ce qu'ils lui devaient ; mais sa générosité ne lui fit pas perdre entièrement de vue ses propres intérêts, et il leur imposa la condition expresse de l'aimer. Jésus-Christ se tourne alors vers le Pharisien, et il lui dit : quel est celui des deux débiteurs qui doit l'aimer davantage ? Je pense que c'est celui qui devait une plus forte somme. Votre réponse est juste, répliqua le Sauveur des hommes : *rectè judicasti* (1).

(1) St. Luc, 7, 42.

Quoique l'obligation de chérir un bienfaiteur doive se mesurer sur la grandeur des services qu'il nous a rendus, Dieu n'est pas souvent aimé en proportion des péchés qu'il nous a remis. Les ingrats ne sont malheureusement que trop communs. Cependant (grâces vous en soient à jamais rendues, Seigneur, pour votre infinie bonté, qui ne se contente pas seulement de nous remettre nos dettes, mais qui nous inspire en même-temps les sentimens de la plus vive reconnaissance) on a vu, et l'on verra toujours des pécheurs qui, ayant reçu le généreux pardon de leurs fautes, vous paient le tribut d'amour que tous les hommes vous doivent, avec une plus grande profusion que ceux à qui vous avez moins pardonné. Il en est encore qui, d'indignes débiteurs qu'ils étaient, sont devenus vos plus fidèles tributaires, qui sont même prodigues de cette ardente charité, qui fait l'apanage des Séraphins, intimement persuadés qu'ils ne vous aimeront jamais comme ils le doivent, s'ils ne vous aiment sans mesure.

« Si votre condescendance à m'accorder, » ô mon Dieu, la grâce que je sollicite est » pour moi un heureux présage que vous

» m'en accorderez de plus grandes encore, » et j'ose l'espérer, pourquoi ne nourrirai-je » pas dans mon cœur la douce espérance » de pouvoir être un jour compté au nom- » bre de ces ames privilégiées, qui, par » l'immense tribut de leur amour, ont infi- » niment augmenté le trésor de vos miséri- » cordes ! qui sait même si ces péchés, qui » éteignirent en moi le feu de la charité, ne » lui donneront pas, si vous daignez me les » pardonner, plus de force au feu sacré, » lorsque vous l'aurez de nouveau rallumé » dans mon cœur ! qui sait si cette flamme » céleste, l'apanage des bienheureux, ne » sera pas plus ardente, si votre miséricorde » la ranime encore dans mon ame ! Que ne » ferai-je pas alors, ô mon Dieu, pour vous » donner des preuves de ma sincère grati- » tude ? Je n'oublierai rien pour lui donner » toute l'extension possible. Et ne dois-je » pas mesurer ma reconnaissance à vous ai- » mer sur le généreux pardon que vous m'au- » rez accordé ? Pourquoi faut-il que mon » impuissance ne me permette pas de faire » autant pour vous que vous avez fait pour » moi ? Mais si mes désirs pouvaient se » réaliser ; si le tribut de mon amour pou-

» vait égaler l'énormité de mes fautes, quel » honneur, quelle gloire ne vous en revien- » drait pas à vous, ô mon Dieu, puisqu'en » daignant me l'imposer ce tribut, il sem- » ble que vous l'avez jugé nécessaire pour » rehausser la splendeur de cette divine ma- » jesté qui brille en vous ! »

Tertullien, dans son admirable apologie qu'il présenta à l'empereur Sévère en faveur des chrétiens qu'on calomniait horriblement, n'oublie pas, parmi les preuves incontestables qu'il donne de leur innocence, la scrupuleuse fidélité avec laquelle ils payaient non-seulement les tributs généraux, mais encore ceux dont ils étaient accablés comme professant une religion opposée à celle de l'empire; leur religieuse exactitude étonnait ceux qui les recevaient. Ces inexorables ministres du fisc impérial ne pouvaient s'empêcher de convertir en éloge les imprécations dont les Païens les chargeaient, en haine du culte qu'ils rendaient au vrai Dieu, et de s'écrier : oh ! que la rentrée des fonds nécessaires pour la défense de l'empire serait bien différente si tous ses sujets étaient chrétiens; ils sont les nerfs de l'état. Appliquons-nous ce trait historique; il nous remplira

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

de consolation. Les habitans de la cour céleste sont sans doute remplis d'une sainte haine pour les pécheurs dont ils ne cessent de demander au Dieu de miséricorde le retour à la vertu. Cependant lorsqu'ils voient les Paul, les Magdelaine, les Augustin, et une infinité d'autres Saints qui les avaient imités dans leurs égaremens, les imiter aussi dans leur ardent amour pour Dieu, il me semble les entendre s'écrier : « Ames fidèles, » que n'avez-vous plus d'imitateurs parmi les » chrétiens ! avec quel indicible plaisir ne » les voyons-nous pas depuis qu'ils ont abjuré » leurs coupables erreurs, contribuer à la » gloire de Dieu au-delà de leur force ! nous » oublions alors tout ce qu'ils ont fait pour » ne voir que ce qu'ils font maintenant ! » Pourriez-vous, ô mon Dieu, ne pas agréer le désir que j'ai d'être compté au nombre de ces zélés pénitens ? L'obligation que je contracte est sans doute bien grande. Mais si vous ne rejetez pas ma prière, j'espère que ma fidélité à la remplir, aidé de votre sainte grâce, pourra l'égaler un jour.

Ainsi pensent ces ames qui ont conçu l'idée la plus digne de la mission du fils de Dieu et de son infinie bonté. C'est ainsi qu'en

approfondissant le premier motif de leur confiance, qui n'est autre chose que leur misère et leur extrême nécessité, elles savent se servir de l'un et de l'autre pour la ranimer et lui donner plus d'activité. Quelle est donc belle cette science, qui change ainsi nos crimes en mérite, les obstacles en de puissans secours, et qui, pour me servir de l'expression énergique du roi-prophète, fait succéder le calme à la plus horrible tempête, et nous conduit au port, malgré les vents furieux qui voulaient nous en éloigner : *statuit procellam in auram* (1) ?

CHAPITRE V.

Second motif de notre espérance.

CE motif consiste dans l'immense libéralité de Dieu. S'il y avait sur la terre un prince, aussi riche en biens, que le soleil l'est en lumière, et qu'à son imitation il fût si porté à les répartir, qu'il cesserait d'être ce qu'il est s'il n'était pas libéral ; si d'ailleurs ce prince n'éprouvait comme cet astre bienfaisant nulle diminution dans ses trésors, et

(1) Ps. 106, 29

qu'il fût toujours aussi puissant en richesses malgré son immense prodigalité ; si, dis-je, il se trouvait sur la terre un prince semblable à celui que je viens de peindre, pourrions-nous ne pas avoir en lui la plus grande confiance ? Tel est notre Dieu pour nous, et plus encore, puisque cet être infini de sa nature, ne peut avoir un objet de comparaison.

Pour nous rendre cette vérité plus sensible, formons-nous autant que nous le pourrons une idée des immenses richesses que Dieu renferme en lui, soit dans l'ordre de la nature, soit dans celui de la grâce. Elles ne sont rien moins qu'une mer sans limites, un abîme sans fond. Quelle confiance ne dois-je donc point avoir en lui? Je sens ranimer mes forces ; elle redouble mon courage, et je m'écrie : « Seigneur, » serait-il possible qu'une mer si riche, dont » les eaux doivent suivre si naturellement la » pente qui les entraîne, restassent, par un » miracle incompréhensible, comme suspen» dues, immobiles dans les airs, sans ja» mais obéir au poids immense qui devrait » les précipiter? elles se condenseraient, se » geleraient, et je ne pourrais pas étancher

» la soif qui me consume? Non, ô mon
» Dieu! non; un pareil prodige est au-des-
» sus de votre toute puissance, puisqu'il
» mettrait des bornes à votre libéralité, et
» qu'on ne dise pas que l'énormité de mes
» crimes, oppose une forte digue à l'épan-
» chement de cette mer bienfaisante. Je con-
» nais la grandeur de mes fautes; je sais
» combien elles peuvent émouvoir votre in-
» dignation, votre courroux; mais ce cour-
» roux, cette indignation peuvent-ils assu-
» jettir votre volonté, et votre colère peut-
» elle enlever à votre miséricorde le pou-
» voir qu'elle a de briser cette digue, comme
» parle votre prophète? *An continebit in*
» *irâ suâ misericordias* (1). N'a-t-on jamais
» vu votre colère s'appaiser et votre miséri-
» corde surmonter les plus grands obsta-
» cles? Une digue formée par mes crimes,
» ai-je dit!... Mais en est-il qui puisse ré-
» sister à l'impétuosité d'un fleuve si rapide?
» Ah! rien ne saurait en suspendre le cours.
» Quelques invincibles que paraissent ces
» obstacles, ils seraient aussi inutiles que
» les grains de sable répandus sur les bords
» de la mer, pour l'empêcher de franchir

(1) Ps. 76, 10.

» ses limites, si elle n'apercevait gravé sur
» le rivage, l'ordre que vous lui avez donné
» de les respecter : *Usque hùc venies....*
» *Et hic confringes tumentes fluctus tuos* (1).
» Sans cet ordre absolu et l'obéissance aveu-
» gle qu'elle vous doit, elle se jouerait de
» tous les efforts qu'on ferait pour la conte-
» nir. Le seul empêchement capable d'arrê-
» ter vos bienfaits, c'est le défaut de confiance
» et de bonne volonté. Lui seul, plus que
» tous mes crimes, peut en suspendre les
» heureux effets. Mais, grâces en soient ren-
» dues à votre infinie bonté, vous ne le ver-
» rez jamais en moi, ce défaut ; que dis-je ?
» la vive espérance que je nourris dans mon
» cœur le dilatera, et le rendra capable de
» recevoir toutes les faveurs dont votre bien-
» faisance daignera me combler. Dans l'excès
» de ma misère, je me promets tout d'un
» Dieu si riche et si puissant, j'espère tout
» d'un Dieu si libéral, j'attends tout d'un
» Dieu si prodigue de ses dons, d'un Dieu
» qui ne perd rien de tout ce qu'il donne,
» d'un Dieu, je le dis hardiment, qui accroît
» ses richesses quand il les répand sans me-
» sure. C'est une ame que vous vous attachez

(1) Job 38, 11 ; et Ps. 103, 9.

» pour jamais, Seigneur ; et comment pour-
» rais-je dire que ce soit peu pour vous, lors-
» que je n'ignore pas le prix que vous y met-
» tez et tout ce qu'il vous en a coûté pour la
» racheter ».

CHAPITRE VI.

Troisième motif de notre espérance.

Les mérites de J. C. sont le 3.e motif de notre espérance. Quoique la vertu consiste dans un juste milieu, notre espérance, notre confiance en ces mérites seraient bien faibles, si elles se contenaient dans leurs bornes, sans jamais les excéder. Quel courage ne doit pas avoir en effet, celui qui s'adressant à Dieu pour ses besoins spirituels, finit sa prière par ces admirables paroles : *Per Dominum Nostrum Jesum Christum*, par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Pourrait-on les regarder, ces paroles, comme une formule pareille à celle qu'emploie un pauvre lorsqu'il sollicite votre bienfaisance pour l'amour de Dieu ? Voudraient-elles faire entendre qu'en implorant l'intercession de ce

divin Sauveur, nous désirons seulement que notre prière soit écoutée et favorablement accueillie ? Si nous ne nous en formons pas une autre idée, nous sommes bien loin d'en concevoir le véritable sens, d'en sentir toute l'énergie, et d'atteindre ce degré sublime où elle devait s'élever, pour n'être pas trompée dans son attente. Pour vous faire connaître toute la force de ces paroles, par lesquelles l'Eglise termine ses oraisons, écoutez les expressions dont se sert saint Jean l'évangéliste dans la première de ses épîtres, qui semblent être le commentaire de celles déjà citées : Par Notre-Seigneur Jésus-Christ, *Per Dominum Nostrum Jesum Christum* (1). Il n'en est pas peut-être de pareilles dans l'Ecriture Sainte : *Si quis peccaverit*, nous dit-il ; *advocatum habemus apud patrem, per Jesum Christum justum*, c'est-à-dire, si par malheur nous avons commis quelque péché, ayons confiance en Jésus-Christ qui est notre avocat auprès de son père, et un avocat plein de justice : *Advocatum justum Jesum Christum.*

Mais quoi, apôtre bien-aimé ! la justice d'un avocat est une vertu qui lui est person-

(1) I.ª 2, 1.

nelle, et elle ne rendra pas moins coupable son client, si l'innocence n'est pas son partage. Elle doit être celui d'un juge dont les sentences doivent être dictées par l'équité même; mais dans un défenseur, elle pourra l'honorer s'il la possède, sans lui suffire; mais il faut encore qu'il ait sur toute chose une parfaite connaissance du for divin, et pour me servir des termes de St. Augustin (1), une intelligence consommée du droit céleste, fortifiée d'une mâle éloquence, capable de rendre propice, le juste juge, pour de si grands criminels. En vain manifesterait-il sa sainteté, il n'en investirait pas ceux qu'il défend. Il est à craindre au-contraire que plus il sera saint, plus il pourra connaître la perversité de ses cliens, et moins il voudra se charger de leur cause. Mais cessons un langage figuré, et disons que J. C. est un avocat qui communique aux malheureux enfans d'Adam sa propre justice; elle est le fondement de notre espérance. C'est parce qu'il est juste que tout ce que nous demandons par lui, le devient aussi; c'est parce qu'il est juste que nous cessons par sa grâce d'être pécheurs; et comment

(1) *Sermo. de temp.* 170.

le serions-nous encore, lorsque Dieu nous l'a donné pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification, notre rédemption : *qui factus est nobis sapientia à deo, et justitia, et sanctificatio, et redemptio.... Ut efficiamur justitia in ipso* (1). De là, quoiqu'il s'intéresse pour des misérables pécheurs, nous pouvons espérer que le jugement nous sera favorable, puisque moins le coupable est juste, plus le suprême avocat l'environne de sa justice. Fut-il donc jamais des paroles plus consolantes que celles de St. Jean : *Jesum Christum advocatum justum?* Nous ne nous contentons pas de dire à notre Dieu : Seigneur, écoutez ma prière, parce que votre fils, mon Sauveur, intercède en ma faveur ; mais daignez l'écouter, puisque son intercession vous dit qu'il est juste pour moi, et qu'il est en même-temps et ma justice et ma sanctification.

Si donc les mérites de Jésus-Christ ne sont pas si exclusivement à lui qu'ils ne nous soient aussi propres, quelle grâce puis-je demander que je ne doive obtenir? Ma misère, l'énormité de mes crimes ne peuvent m'en rendre indigne, dès que j'ai le bon-

(1) I.ª Ad Corinth. 1, 30; 2.ª ad Cor. 5, 21.

heur d'être un membre du corps mystique de J. C. S'il fût traité comme le plus vil des scélérats, parce qu'il s'était revêtu de l'apparence du péché, pourquoi n'obtiendrais-je pas les plus grandes faveurs de son père, lorsqu'il me verra paré de la justice de son fils bien-aimé? J'ai d'autant plus de raison de l'espérer ainsi, que mes crimes n'ont pu le souiller, lui, la sainteté par excellence, tandis que sa justice est un vêtement qui orne, embellit mon ame et mon cœur. Je puis donc m'écrier avec St. Bernard : *Vulnera Christi, sunt merita mea.* Les plaies de Jésus-Christ sont de vrais mérites pour moi. Possesseur d'un pareil trésor, je m'approche du trône de la divine miséricorde, et je dis à mon Dieu : « Prenez, Seigneur, prenez le prix anticipé de la grâce » que je sollicite; je ne l'ai pas encore reçue, et je l'ai déjà payée au-delà de sa » juste valeur, puisque je vous présente les » mérites de votre fils unique donnés et engagés pour moi. Il me les céda, et vous » approuvâtes la cession. Immuable de votre » nature, votre parole doit l'être aussi. » Appuyé sur un tel garant, si je vous parle » avec cette noble assurance, c'est que je

» suis fermement persuadé que vous m'ac-
» corderez l'objet de ma prière, celui de
» mes pressantes sollicitations ».

CHAPITRE VII.

Quatrième motif de notre espérance.

CE motif consiste dans les promesses de Jésus-Christ. Nous ne pouvons douter que, ce divin Sauveur, ne nous ait promis de nous accorder, tout ce que nous lui demanderons pour le salut de notre ame; nos livres saints en sont les garants. Quel refus pourrions-nous craindre après une promesse si positive? et pourquoi ne lui dirions-nous pas avec une entière confiance : « Seigneur,
» vous nous avez engagé votre parole avec
» toute la solennité que vous pouviez lui
» donner. Ce n'est point ici un de ces se-
» crets, qui, renfermés en vous-même,
» sont inaccessibles à toute la pénétration
» de l'esprit humain. Vous avez juré d'être
» fidèle à la promesse que vous nous avez
» faite; et pour rendre votre serment plus
» authentique, vous l'avez consigné dans vos
» saintes écritures. Comme il ne faut que

» des yeux pour le lire, la foi suffit aussi » pour le croire. Les cieux et la terre pas- » seront, mais votre parole subsistera éter- » nellement. Si votre engagement est cer- » tain, ma prière n'a d'autre objet que de » vous en rappeler le souvenir ; c'est une » dette que vous avez contractée, et votre » justice vous fait une loi de l'acquitter. Si » vous n'aviez pas engagé votre divine pa- » role, vous pourriez m'accorder ou me refu- » ser la grâce que je vous demande ; mais » après l'avoir ratifiée par un serment, » après l'avoir revêtue de votre saint nom, s'il » était possible de vous y refuser, si vous » vouliez encore la retenir captive dans vos » mains, cette grâce, vous la sentiriez faire » tous ses efforts pour vous échapper et voler » dans les miennes. Mais, non : jamais vo- » tre bonté, votre miséricorde ne pourront » conspirer contre moi : que puis-je donc » craindre, ayant en ma faveur et votre fi- » délité et votre justice ? »

Il nous sera maintenant aisé de comprendre pourquoi le roi-prophète ose parler de la justice d'un Dieu terrible dans ses vengeances, *Pseaume* 50, lorsqu'il devait seulement implorer sa pitié, sa miséricorde

pour obtenir son pardon. Il se réfugie d'abord, à la vérité, dans le sein de cette miséricorde; il s'y renferme comme un criminel poursuivi, et qui n'a d'autre asile pour échapper au supplice qu'il a mérité : *miserere mei Deus, secundùm magnam misericordiam tuam*, lorsque tout-à-coup on le voit sortir de ce sanctuaire sacré, et se montrer aux yeux de sa justice, comme s'il était innocent : *libera me... Et exultabit lingua mea justitiam tuam. Id.* 16. Mais que faites-vous, monarque pénitent ? ignorez-vous quel est votre état ? ou plutôt c'est parce que vous le connaissez trop, que vous n'êtes plus à vous-même. Vous recourez à un tribunal si sévère ? Pouvez-vous y penser ? croyez-vous qu'il ait été élevé en votre faveur, cet autel qui fume encore du sang d'une infinité de victimes? c'est vouloir se familiariser avec le feu et se jouer avec les flammes. Si vous vouliez parler de justice, et sur-tout de celle d'un Dieu, la prudence aurait dû vous dicter des expressions plus modérées ; mais vous en réjouir, en faire le sujet d'une grande fête, l'objet d'un triomphe : *Et exultabit lingua mea justitiam tuam !*

Oui, sans doute, répond-il, je sais que la justice divine demande mon châtiment; mais si mon cœur contrit et humilié réclame sa miséricorde; cette justice, quelque sévère qu'elle puisse être, doit se joindre à moi pour demander mon pardon; n'en ai-je pas la promesse de mon Dieu? Et dès-lors il s'est imposé la loi de remplir sa parole. Je dirais presque, que si ses divines perfections pouvaient n'être pas parfaitement égales, je préférerais qu'il me fût fidèle par justice, que miséricordieux par bonté. Car enfin, s'il est bon, il doit avoir pitié de mon extrême misère; elle doit naturellement le porter à me secourir; mais la justice d'un Dieu jaloux, ah! elle doit veiller sur son honneur; elle doit s'y intéresser, et ne rien négliger pour en augmenter l'éclat. Si donc elle ne peut s'armer pour défendre la gloire de ce Dieu, sans travailler aussi à ma défense; bien loin de m'effrayer de cette épée de feu que je vois briller dans ses mains, je me sens au-contraire transporté de joie, et je suis dans la plus parfaite sécurité, puisqu'au-lieu de me frapper, elle doit me sauver la vie plutôt que me la ravir. Il est vrai qu'on m'a entendu dire autrefois: O

mon Dieu ? daignez en agir avec votre serviteur selon la grandeur de votre miséricorde : *Fac cum servo tuo secundùm misericordiam tuam* (1) ; mais je ne crains pas de dire maintenant : délivrez-moi, Seigneur, en considération de votre justice, *in justitiâ libera me* (2). Il veut le faire, il le doit ; et comment pourrai-je m'attrister quand tout m'engage à me réjouir ? *Et exultabit lingua mea justitiam tuam.*

Quelle confiance ! elle est d'autant plus grande, qu'elle franchit toutes les bornes. Ce n'est point ainsi qu'on se conduit avec les princes de la terre. Rappeler leur parole sans ménagement, ce serait peut-être s'exposer à encourir leur indignation ; tout ce qu'on peut se permettre, c'est de toucher légèrement une matière si délicate, de leur en parler comme d'une chose douteuse sur laquelle on peut se tromper, et dont on n'a qu'un souvenir confus. Mais avec notre Dieu nous pouvons lui parler librement ; cette liberté ne saurait lui déplaire, il aime à nous entendre lui dire comme David : Veuillez, Seigneur, vous souvenir de la parole

(1) Ps. 118.
(2) Id. 30, 1.

que vous avez fait entendre à votre serviteur, et qui lui a donné l'espérance : *memor esto verbi tui, servo tuo, in quo mihi spem dedisti* (1). Il veut que nous le pressions, que nous lui fassions une espèce de violence pour en obtenir ce qu'il désire de nous donner, si l'espérance anime nos supplications. Loin donc de nous ce défaut de confiance presqu'aussi criminel que nos fautes mêmes.

CHAPITRE VIII.

Conclusion de ce Livre.

JE terminerai ce livre par une réflexion bien importante ; c'est que notre peu de confiance dans les promesses de notre Dieu rend nos prières inutiles, ou bien peu efficaces. Vous mettez entr'elles et le ciel un épais nuage qui les empêche d'y monter, dit Jérémie, *opposuisti nubem, ne transeat oratio....* (2). Qu'il s'élève de temps en temps quelques vapeurs qui empêchent nos supplications d'arriver jusqu'au trône de la divine miséricorde, nous ne pouvons en

(1) Ps. 118, 49.
(2) Thréne. 3, 44.

douter, en les voyant sans effet; mais qui les produit ces nuages, ce vapeurs? serait-ce nos péchés? non, sans doute, puisque ce sont eux-mêmes qui doivent nous inciter, nous presser de revenir à Dieu; hésiterions-nous si nous voulions réfléchir sur les tendres invitations qu'il ne cesse de nous faire? Venez, nous dit-il, vous qui êtes fatigués, et je vous soulagerai : *Venite qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos* (1). Plus nos misères, nos maux sont grands, plus nous devons avoir des forces pour accourir vers ce Dieu de bonté. Si je n'aime point le péché, si je désire d'en être délivré, non-seulement ce désir ne peut mettre des obstacles à ma prière, il doit au-contraire lui communiquer plus de vigueur. Ce qui l'attiédit, c'est notre peu de confiance dans ce mot, venez; c'est que cette vapeur, ce nuage qui se place entre Dieu et nous, vient de notre tiédeur, d'une espèce de découragement qui diminue notre confiance, l'affaiblit et l'empêche de parvenir jusqu'à notre Dieu.

Saint Pierre voit son divin maître marcher sur les eaux. Aussitôt entraîné par son

(1) Saint Mathieu 11, 18.

ardeur naturelle, brûlé du désir d'aller à sa rencontre, après avoir entendu de sa bouche cette tendre parole, *veni*, viens : une noble confiance s'empare aussitôt de lui, et il se jette à la mer avec intrépidité ; on dirait qu'il a changé la nature de son corps en se revêtant d'une sainte confiance ; il marche, il vole sur la surface des eaux comme s'il n'était qu'un pur esprit. Mais tout-à-coup un vent léger se lève, il agite les ondes. A l'instant Pierre s'effraye, son courage l'abandonne ; et comme si la crainte eût redonné à son corps sa pesanteur naturelle, déjà il s'enfonce et il se croit perdu. Quel malheur d'interrompre un si merveilleux voyage, pour un si léger accident ! Mais n'en cherchons pas la cause dans la bourrasque passagère qui agite les flots ; elle est dans son peu de foi, dit saint Ambroise : *Ibi turbo, ubi modica fides* (1). Ne le plaignons donc pas. Pierre ne mérite pas plus notre compassion qu'un homme, qui, pourvu de bonnes armes, s'en dépouillerait par lâcheté, ou négligerait de s'en servir dans un danger pressant. Ah ! quand même il aurait vu les cieux, la terre, la mer et

(1) Lib. 4, in Luca, cap. 5.

tous les élémens conjurés contre lui, jamais la crainte n'aurait dû s'emparer de son cœur, si la confiance qu'il devait à la parole de son Dieu l'avait entièrement rempli. Il la laisse affaiblir, et la frayeur le saisit : *Ibi turbo*, etc. Pierre est donc inexcusable ; mais le sommes-nous plus que lui, nous à qui s'adressent non-seulement ce mot si doux, *veni*, mais encore la tendre invitation que Jésus-Christ ne cesse de nous adresser en nous disant : Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai : *venite ad me, etc.* De si touchantes paroles ne devraient-elles pas nous rendre imperturbables au milieu des plus fâcheux accidens ? Nous avons un grand avantage sur Pierre, toutes les circonstances sont en notre faveur, et nous promettent le plus heureux succès. Nous voyageons sur la mer de la divine miséricorde. Là, on y respire un air pur, les vents y sont toujours favorables ; ne cherchons pas nous-mêmes à y exciter des orages, et rien ne sera capable de troubler notre tranquillité.

Je conviens cependant que notre faiblesse, ou notre peu de courage, peuvent être la cause des vapeurs qui s'élèvent de notre pro-

pre fond ; et malgré le calme qui règne autour de nous, y exciter les orages que nous y éprouvons quelquefois. Je conviens encore que le démon, faisant naître le trouble dans notre cœur, peut le rendre accessible à la tristesse, à la crainte, nous remplir de méfiance, offusquer les lumières de notre esprit. Dieu lui donne quelquefois ce pouvoir ; il lui permet de nous inspirer ces terreurs accablantes, de briser les chaînes qui liaient les vents terribles de nos passions, dont il augmente encore la violence par son souffle empoisonné. Livré à son éternel désespoir, il n'oublie rien pour nous faire partager ses inexprimables tourmens. Cependant, quelqu'affreuse que puisse être la tempête qu'il suscite contre nous, n'est-il pas vrai que nous avons des puissans moyens pour la calmer ? Les quatre motifs dont je viens de parler, c'est-à-dire, notre propre misère, la libéralité de notre Dieu, les mérites de Jésus-Christ et ses divines promesses, ne produiront-ils pas en nous l'effet d'un astre bienfaisant ? En vain le trouble s'éleverait-il dans notre ame ; assurés de la puissante protection de notre Dieu, nous verrons bientôt les vents s'appaiser, le calme renaître dans

notre cœur, et nous arriverons paisiblement à la suprême félicité. Je n'ai pas cru devoir traiter légèrement une matière aussi importante, dont l'objet n'est autre que d'alimenter notre confiance, si nécessaire pour obtenir les grâces du Seigneur. Puissé-je n'avoir point parlé en vain !

LIVRE QUATRIÈME.

Demander avec persévérance.

CHAPITRE PREMIER.

On expose quelques-unes des raisons qui portent Dieu à différer d'écouter nos supplications et de les exaucer.

LE succès de nos prières sera toujours le prix de cette vertu. Lorsque Dieu a promis de les écouter, il ne nous a pas dit que ce serait à la première, à la seconde, ou à la troisième instance que nous lui ferions. Il nous prévint au contraire de ne point cesser de frapper à sa porte, quelque délai qu'il mît à nous ouvrir, afin que la grâce que nous désirons, devînt le fruit de notre persévérance. Il ne nous le répète si souvent que pour nous engager à insister davantage. Plus il veut que nous prions, plus il nous exhorte à le faire avec constance. Quelle que soit sa lenteur, son apparente insensibilité, ne nous lassons jamais de la souffrir, nous dit l'Ecclésiaste, jusqu'à ce que nous soyons par-

venus à la vaincre : *sustine sustentationes Dei* (1).

Et combien n'a-t-il pas de raisons pour différer de nous écouter, disent les saints Pères ? Quelquefois il ne se presse pas de nous accorder, pour relever le prix de la grâce que nous lui demandons, dit saint Augustin : *cùm tardiùs dat, commendat dona, non negat* (2). Croyez-vous, par exemple, qu'un homme, à peine revenu d'une dangereuse maladie, conçût la même horreur pour la cause qui lui aurait ravi la santé, s'il se voyait rétabli dans son premier état, à la moindre instance qu'il eût faite ? Non sans doute ; la facilité avec laquelle il aurait obtenu l'objet de ses désirs, le rendrait moins vigilant pour éviter une rechute. Il est donc de son intérêt que sa convalescence se prolonge, que sa faiblesse lui rappelle les causes qui le rendirent malade ; il faut qu'il ressente pendant quelque temps les tristes effets de son inconduite, et qu'il apprenne à désirer ardemment les grandes choses. C'est ainsi qu'il saura mieux apprécier la faveur qu'il aura reçue. N'est-il pas vrai qu'on trouve plus de plaisir

(1) Eccles. 2, 3.
(2) Serm. 61, de verbo Domini in Math.

à posséder un objet qu'on aura long-temps désiré ? La facilité avec laquelle on l'aurait obtenu, diminue le prix, dit encore saint Augustin : *diù desiderata, dulciùs obtinentur ; citò data, vilescunt.* Savez-vous ce qui arrive, nous apprend saint Evode, lorsqu'à peine nous avons formé un désir, qu'il est aussitôt rempli ? C'est que la facilité avec laquelle nous le voyons satisfait, affaiblit infiniment la joie que nous devrions éprouver ; elle émousse tout ce que la jouissance a de plus délicieux : *devenustat secuturæ hilaritatis gaudium, velox impetratio* (1). Quelquefois Dieu diffère de nous écouter, dit toujours saint Augustin ; non pour nous repousser lorsque nous l'implorons, mais pour augmenter nos désirs, et les rendre plus ardens ; *non ut repellat pulsantes ; sed ut exerceat desiderantes.* Ah ! non sans doute, il ne veut pas rejeter nos demandes, mais nous porter à persévérer dans notre prière, afin qu'elle produise deux grands effets, l'un de mériter de nouvelles grâces, l'autre d'augmenter le plaisir qu'il trouve à exaucer nos supplications.

(1) St. Evode, liv. 7, ep. 15.

Si, malgré le délai qu'il met à écouter nos prières, nous sommes constans à demander, il nous fournit alors un nouveau moyen de pratiquer les plus sublimes vertus. Nous faisons briller notre foi ; appuyée sur ses promesses, elle est inébranlable. Que le ciel se couvre de nuages, qu'il ouvre ses cataractes, que les fleuves, rompant leurs digues, portent le ravage et l'effroi dans les lieux circonvoisins ; que notre cœur soit battu par des désirs contraires ; que la crainte, la méfiance s'emparent de lui ; la foi qui nous anime nous rend semblable à un rocher toujours immobile, malgré la fureur des flots courroucés. Nous mettons notre espérance dans tout son jour ; elle n'est jamais plus forte que quand tout espoir nous est enlevé. C'est alors que, comme Abraham, nous espérons contre toute espérance : *contrà spem in spem* (1). Elle se ranime, lorsque tout semblait devoir l'éteindre en nous. La connaissance de nous-mêmes, de nos misères, nous confond et nous rappelle à l'humilité. Elle nous persuade cette grande vérité : que l'homme incapable de se relever

(1) Ad Romanos 4, 18.

par lui-même, fera une infinité de chutes, s'il n'a pour se soutenir que ses propres-forces. Il en est de même des autres vertus. Ainsi se vérifie cette belle pensée de saint Grégoire de Nazianze : le délai que nous éprouvons, dit-il, est souvent une grâce ajoutée à celle que nous demandions : *in beneficium vertit, non obvia beneficentia.* La pratique de ces vertus plaît tellement à Dieu, qu'il fait une espèce de violence à sa libéralité, si je puis m'exprimer ainsi, pour ne pas se hâter de les couronner sitôt. Quelle propension n'a pas son infinie miséricorde pour nous consoler dans nos malheurs ? Pourrait-elle trouver quelque plaisir à nous voir prosternés à ses pieds, dans la plus profonde tristesse ? Ah ! loin de nous une pareille idée ; elle outragerait sa bonté ; croyons plutôt que sa tendresse le porte à sécher promptement nos larmes, et à tarir la source de nos pleurs. Cependant, comme elles ont tant de charmes à ses yeux, que ce délai réfléchi ajoute à nos prières la vigueur de la foi, la ferveur de l'espérance, la force de l'humilité, il arrête les grâces de sa miséricorde, toujours prête à voler à notre secours, pour jouir d'un spectacle qui a tant de charmes à ses yeux.

C'est ainsi qu'en agit une tendre mère envers un fils chéri, qui lui demande un de ces hochets faits pour amuser les enfans. Elle a sans doute autant d'envie de le lui donner, qu'il en a de le posséder. Mais, malgré le plaisir qu'elle aurait de le contenter promptement, elle ne se hâte pas de le satisfaire, tant elle se plaît à voir les couleurs brillantes dont se colore son visage, et l'air grâcieux que lui donne l'innocent dépit qu'il manifeste, désireux d'obtenir ce qu'il sollicite ! Les larmes qui coulent de ses beaux yeux, les vives instances qu'il ne cesse de faire pour jouir de ce qu'il souhaite, les doux gémissemens sur la résistance qu'il éprouve, le subit changement de sa phisionomie où se peignent tantôt la joie brillante de l'espérance, tantôt les sombres couleurs de la tristesse, saisissent tellement le cœur de cette tendre mère, qu'elle se résout à ne pas céder sitôt à ses désirs. Elle sent bien qu'elle l'afflige ; mais malgré la peine qu'elle éprouve, elle préfère la volupté pure qui l'enivre en contemplant ses manières agréables, ses amabilités, au chagrin que lui cause son apparente rigueur. Aurait-on jamais pensé que des supplications d'une part, et

un refus de l'autre, pussent être les liens du tendre amour qui unit une mère à son fils? Telle fut aussi la conduite de notre Sauveur envers la Chananéenne. Et ne pourrait-on pas dire, qu'il ne lui montra une apparente sévérité, que pour la rendre plus pressante dans ses sollicitations? qu'il ne feignit une fuite préméditée, que pour augmenter son ardeur à le suivre? et qu'il parut enfin ne la repousser que pour l'entendre redoubler ses vives instances? Plus on lui oppose des difficultés, plus on voit briller la foi miraculeuse de cette femme étrangère. Comme elle sait tourner toutes les objections qu'on lui fait? avec quelle humilité souffre-t-elle les traits perçans dont il l'accable! elle met tout à profit. L'air sévère de Jésus-Christ, ses paroles piquantes, ses refus dédaigneux ne la rebutent pas; elle persévère à demander la guérison de sa fille, et jamais l'accueil le plus grâcieux ne lui eût procuré un plus brillant succès. Vous admirâtes, vous-même, Seigneur, ses réponses; elles vous étonnèrent, et la sagesse incréée, applaudit et préconise une si grande foi.

CHAPITRE II.

Raison particulière pour espérer avec patience le moment auquel Dieu voudra nous écouter.

LES motifs dont nous venons de parler, qui portent Dieu à ne pas nous accorder sitôt les grâces que nous lui demandons, suffisent sans doute pour nous donner du courage, nous faire souffrir patiemment ses délais, et persévérer dans nos supplications. Cependant il en est un autre sur-tout, qui doit nous rendre plus soumis à la divine Providence, plus humbles, plus patiens; c'est de considérer que si Dieu diffère long-temps d'écouter nos prières, nous avons encore plus tardé à nous rendre à ses divines inspirations. Nous avons plus fait encore, nous les avons souvent rejetées, méprisées: il est sourd à nos prières, mais n'avons-nous pas été insensibles à ses avertissemens? Il semble ne pas vouloir nous écouter, mais n'avons-nous pas fermé l'oreille à ses impulsions? Et combien de fois, depuis combien de temps? Il y a plusieurs années qu'il ne cesse de m'appeler: ai-je encore répondu à ses invitations? et

lorsque forcé par ma misère, ou par des malheurs imprévus je reviens à lui, dois-je trouver pénible d'attendre patiemment qu'il veuille m'accorder ses grâces ? aurais-je la folle prétention de croire qu'elles doivent se hâter de combler mes désirs ? Dieu veut punir ma constante opiniâtreté ; et combien de raisons n'a-t-il pas pour en agir ainsi ? Il pourrait, sans injustice, me refuser ses faveurs : n'est-ce pas un effet de sa divine bonté de borner mon châtiment à quelques délais, qui sont souvent des artifices secrets de sa miséricordieuse bonté, et que mon sincère retour vers lui pourra abréger ? Ah ! que je supporterais patiemment cette épreuve, si je faisais attention que cet espèce de combat entre le Créateur et la créature doit tôt ou tard se terminer en ma faveur ! Et quand même il voudrait donner quelque satisfaction à sa justice, et châtier ma résistance, mon ingratitude, ne dois-je pas me trouver heureux de pouvoir lui prouver par ma soumission, ma constance et mon ardeur à le servir ?

« Dieu juste, Dieu miséricordieux, je » m'abandonne entièrement à vous. J'atten- » drai patiemment ces momens précieux que

» vous tenez en votre pouvoir. Ferme et
» constant dans mon attente, je ne mettrai
» jamais des bornes à mes demandes, per-
» suadé que ma persévérance vous rendra
» favorable à mes besoins. Je demanderai,
» et j'espérerai jusqu'à mon dernier soupir;
» et s'il était possible que vous ne m'exau-
» ciez pas avant d'expirer, ma mort ne sera
» pas capable d'éteindre mon espérance.
» N'est-ce pas ainsi que pensait votre Pro-
» phète? ne semble-t-il pas donner à enten-
» dre qu'il conservera la sienne au-delà des
» bornes de la vie, lorsqu'il proteste qu'elle
» descendra avec lui dans son sépulcre?
» *Caro mea requiescet in spe* (1). Ne sem-
» ble-t-il pas persuadé que cette étincelle
» d'espérance, s'y conservera, malgré la froi-
» deur de ses cendres, pour se rallumer au
» grand jour qui commencera l'éternité?
» Quelle que soit la mienne, je la conser-
» verai jusqu'à la mort; je veux mourir avec
» elle, et la renfermer avec moi dans mon
» tombeau (2). »

---

(1) Ps. 15, 9.
(2) Job 15, 27.

CHAPITRE III.

Force de la persévérance dans la Prière.

CE serait en vain que nous chercherions à pénétrer la raison qui engage le Seigneur à différer d'exaucer nos prières. Il doit nous suffire de savoir qu'il nous ordonne de persister à solliciter ses grâces ; elles sont le fruit de la persévérance. Il les a tellement liées à cette vertu, que ce Dieu immuable de sa nature, *ego Deus, et non mutor* (1), se verrait forcé, pour ainsi dire, à changer de résolution pour récompenser notre constance. Persévère donc, chrétien, dans tes supplications, et crois fermement qu'elles seront exaucées, lors même que ton Dieu ne voudrait pas les écouter (ce qu'on ne peut supposer), tant elle est puissante sur lui cette vertu. Quelqu'hardie que paraisse cette proposition, elle a néanmoins l'évangile même pour appui. Ecoutez-le.

Jésus-Christ venait d'achever sa prière, nous dit saint Luc, lorsqu'un de ses disciples s'approcha de lui : Seigneur, enseignez-nous à prier, lui dit-il, comme saint Jean l'a

(1) Malach. 3, 6.

appris aux siens : Jésus-Christ satisfit ses désirs, en lui récitant cette prière, que nous appelons Dominicale, l'abrégé de la religion, et de tout ce que nous devons demander à son père, et il ajoute cette parabole (1). « Si quelqu'un parmi vous avait un ami, » qui vînt le trouver pendant la nuit, pour » lui dire : prêtez-moi trois pains pour » donner à manger à un voyageur, avec » lequel je suis lié d'amitié, je me trouve » au dépourvu ; et que cet ami lui répondît » sans sortir de sa maison : ne m'importunez » pas, et laissez-moi en repos ; ma porte » est déjà fermée, mes enfans sont couchés » comme moi, et je ne puis me lever pour » vous satisfaire. N'est-il pas vrai que, quand » il ne se leverait pas pour lui prêter ce qu'il » demande, il serait forcé de le faire, pour se » débarrasser d'un importun qui ne cessait de » frapper, et lui donnerait autant de pains » qu'il en aurait besoin ? Et moi je dis aussi, » ajoute Jésus-Christ : demandez, et il vous » sera donné : *petite et accipietis.* (2) »

« Seigneur, serait-ce vous offenser, que de

(1) St. Luc 15, 5.

(2) Id. 9.

» vous appliquer cette parabole ? Puis-je
» croire que vous ayez de la répugnance à
» remplir les lois saintes de l'amitié ? croi-
» rai-je qu'il est pour vous des heures peu
» favorables et des momens fâcheux ? que ce
» serait troubler le repos dont vous jouissez,
» en recourant à vous dans nos besoins ?
» Serait-il nécessaire d'interrompre le cours
» de votre éternelle félicité pour nous écou-
» ter et nous secourir ? Vos serviteurs, qui
» sont aussi vos Saints, refuseraient-ils de
» vous présenter nos supplications, pour ne
» pas suspendre un seul moment cette vo-
» lupté pure qu'ils goûtent en reposant sur
» votre sein ? Pourrions-nous craindre de
» vous importuner, en frappant à votre porte,
» lorsque vous nous dites d'y frapper et que
» l'on nous ouvrira : *pulsate et aperietur*
» *vobis* (1) ? Serait-il enfin possible que vous
» vouliez renfermer votre pain, malgré les
» besoins qui nous pressent, et vous ne
» l'ignorez pas, puisque vous nous ordonnez
» de demander chaque jour celui qui nous
» est nécessaire ? Ce serait sans doute blas-
» phémer que de parler ainsi. Nous pouvons

(1) St. Luc 9.

» donc inférer de cette parabole, que toutes » vos heures nous seront favorables, et que » vous êtes pour nous, un Dieu de tous les » instans ; que si nos supplications pouvaient » troubler votre bonheur éternel, nos ins- » tances réitérées vous porteraient à les écou- » ter ; que si enfin vous pouviez vous refuser » à nous secourir, malgré l'amour que vous » avez pour nous, vous vous verriez obligé » de vous rendre à nos vœux, fatigué de nos » perpétuelles clameurs. O sainte importu- » nité, quelle est donc ta puissance, puisque » tu forcerais Dieu même à devenir libéral, » s'il était possible qu'il ne le fût pas par sa » bonté et sa toute puissance ?

» Oui, ô mon Dieu, vous dirai-je avec » saint Augustin, je viens à vous, je sollicite » vos faveurs sans aucun mérite, et je vous » supplie de me les accorder gratuitement : » *gratis peto* (1). Si je vous expose mes be- » soins, c'est sans aucun droit à votre jus- » tice, mais comme un mendiant qui vous » demande de le soulager : *sub gratiâ men-* » *dico*, *non sub lege præsumo*. Je viens de

(1) Serm. 171, de tempore editio, P. P. Bened. in appendic. 85.

» nuit, c'est-à-dire, pressé par mon extrême
» misère : *in nocte, id est, in magnâ indi-*
» *gentiâ* ; et bien loin d'en être honteux, je
» sens qu'elle ranime mon courage, elle me
» donne plus de force. L'heure est peut-être
» indue ; mais comme c'est mon extrême
» indigence qui m'amène vers vous, et que
» la nécessité ne connaît ni moment, ni loi,
» elle doit être pour vous l'heure la plus fa-
» vorable. Il est toujours temps, et l'on est
» assuré d'être toujours bien reçu, lorsque
» l'infortune réclame votre secours ; que
» dis-je ? plus l'on est malheureux, plus on
» doit compter sur votre bienfaisance : *benè*
» *venit, qui de nocte venit.* Et si ce n'était
» pas assez pour oser tout espérer, ô mon
» Dieu ; au titre d'infortuné qui a tant de
» mérite à vos yeux, j'ajouterai celui d'im-
» portun, qui peut tout sur vous. En vain
» voudriez-vous me lasser par une apparente
» insensibilité ; je ne cesserai de gémir, de
» crier, dussé-je vous fatiguer, si ce moyen
» pouvait vous engager à m'accorder tout ce
» que je dois vous demander. Mais qu'ai-je
» dit, vous importuner, lorsque les accords
» les plus harmonieux ont moins de pouvoir
» sur vous que mes constantes clameurs,

» lorsque mes pressantes sollicitations ne » peuvent vous causer qu'un agréable ennui : » *delectabile petitionis fastidium* ? »

Que la confiance la plus vive soit donc ton partage, chrétien, si tu désires réellement ton salut ; ton Dieu aime à te voir persévérer dans tes prières, dictées par la plus sincère humilité. N'est-il pas vrai que si le gain ou la perte d'un procès pouvait te ravir ou te donner tout ce qui est nécessaire à la vie ; si tu étais d'ailleurs persuadé de le gagner par tes constantes importunités auprès de ton juge ; si tu savais encore que ton obstination à le solliciter ferait plus d'impression sur lui que les meilleures raisons, le laisserais-tu un moment en repos ? ne réitérerais-tu pas à tout instant, le motif qui t'amène chez lui ? ne le suivrais-tu pas en tous lieux comme son ombre ? Eh bien ! sois assuré que tu ne seras jamais victorieux du démon, du monde et de la chair, si tu n'es toi-même ton agent perpétuel auprès de ton Dieu, sans perdre jamais de vue que tes constantes sollicitations peuvent seules suppléer aux mérites que tu n'as pas.

CHAPITRE IV.

Non-seulement Dieu se plaît à l'importunité de nos prières, mais il aime encore l'assurance, la hardiesse avec lesquelles nous le prions.

ON doit entendre par importunité non-seulement ces instances réitérées avec lesquelles nous demandons ce qui nous est nécessaire, mais encore ces expressions quelquefois peu réfléchies, qui échappent à un importun. Si un pauvre s'obstine à demander jusqu'à ce qu'il ait lassé notre patience, ou qu'il soit lui-même fatigué de solliciter inutilement, garde-t-il toujours cette modération, ce ménagement, qu'exigent la décence et sa misère? se contient-il toujours dans les bornes du respect? ne demande-t-il pas quelquefois avec le ton de la hardiesse, l'air d'une plainte, plutôt que celui d'une prière? Ces procédés ne sont pas toujours à la vérité couronnés du succès; ils déplaisent, ils irritent souvent; et si quelquefois ils réussissent, ils ne laissent pas que d'offenser. Le pauvre n'est pas toujours frustré dans son attente; on aime à se débarrasser d'un importun, qui ne cesserait de nous molester. Il n'en est

pas ainsi avec notre Dieu ; il se plaît à récompenser ces tons, ces airs en apparence trop hardis ; ils sont toujours bien accueillis, parce qu'ils sont bien écoutés ; ils obtiennent ce qu'ils désirent, parce qu'il prend plaisir à les entendre. Si l'espérance anime celui qui sollicite, si la charité l'enflamme, s'il s'obstine dans ses demandes, quand bien même il prendrait un ton plus fait pour ceux qui ont des droits à la justice, que pour un malheureux qui sollicite une grâce ; un ton de reproche, comme l'appelle un saint Père : *clamor plenus objurgationis* (1) ; alors, dis-je, les plaintes, la hardiesse, tout ce qu'on dit dans la chaleur, dans l'enthousiasme de la prière, tout est bien reçu ; et soit que l'ame s'afflige de l'excès de sa misère, soit qu'elle emploie tout autre moyen pour adoucir sa douleur et calmer ses peines, Dieu est bien éloigné de s'en offenser. De pareils transports, de semblables excès lui plaisent infiniment, parce qu'ils glorifient son saint nom. Avant de vous en donner la preuve, je vais vous citer quelques traits de nos livres saints que vous trouverez bien libres, des expressions bien étranges, prises à la lettre, sans

(1) St. Clem. d'Alexand. in comm. Isaïe, *cap.* 14.

attention au sens, à l'esprit qui les inspirent, et l'on en rencontre des exemples assez fréquens.

Nous sommes ensevelis dans un abîme de misère, s'écrie David, et vous, Seigneur, vous dormez : réveillez-vous donc, sortez de votre sommeil, et venez à notre secours : *exsurge, quarè obdormis, Domine, et adjuva nos* (1). Pourquoi vous éloignez-vous de nous, lorsque votre présence nous est si nécessaire au milieu de nos tribulations, lui dit-il encore dans un autre Pseaume ? Serait-il indigne de vous de soulager des malheureux (2) ? Quelle vivacité ne fit pas paraître le prophète Elisée, lorsque le ciel parut sourd à ses prières ? Qu'est donc devenu le Dieu d'Elie, s'écrie-t-il ? où est-il dans ce moment? *Ubi est Deus Eliæ, etiam nunc* (3). Aurait-il quitté le séjour qu'il habite ? ne serait-il plus ce qu'il était ? Et si le ciel est toujours sa demeure, s'il n'a pas cessé d'être ce qu'il a toujours été, pourquoi ne fait-il pas maintenant ce qu'il a toujours fait ? Quelle hardiesse dans Moyse, lors-

(1) Ps. 43, 25.
(2) Ps 10, 1, selon la vulg. ou Ps. 9, 22, sel. l'Hebr.
(3) 4, des Rois, 2, 14.

qu'il dit à l'Eternel : optez de ces deux choses, ou pardonnez au peuple sa coupable erreur, ou effacez-moi du livre de vie, puisque sans être coupable de son crime, je me soumets au châtiment qu'il a mérité. Vous en ôterez leurs noms à cause de leur sacrilége attentat, et moi je ne veux plus y voir le mien, dès que vous ne voulez pas user de miséricorde à leur égard : *Dimitte eis hanc noxam, aut si non facis, dele me de libro tuo quem scripsisti* (1). Lorsque Jacob voulut porter Esaü son frère à ce qu'il désirait, il n'y eut pas d'acte de soumission et de respect auxquels il ne s'assujettît. Veut-il au contraire obtenir de l'ange sa bénédiction, l'objet de ses désirs ? il mesure ses forces avec les siennes et bannit toute cérémonie. Il lutte à bras ouverts avec son céleste adversaire, et lui proteste hardîment, qu'en vain espère-t-il de se débarrasser de ses mains, s'il ne le bénit. Non, Seigneur, lui dit-il, ce n'est qu'à ce prix que vous obtiendrez votre liberté : *non dimittam te, donec benedixeris mihi* (2).

Ajoutons enfin les différentes contestations

(1) Exod. 31, 32.
(2) Genes. 32, 26.

du saint homme Job avec Dieu ; et pour vous en donner une idée, remarquez l'énergie de ses paroles : « Souvenez-vous, Seigneur, que vous m'avez pêtri comme un » vase d'argile : *memento quòd sicut lutum* » *feceris me* (1). Je vous demande, Seigneur, » quelque soulagement aux maux affreux qui » m'accablent. Pour l'obtenir, je vous rappele ce que votre sagesse n'a pu oublier ; » mais la pesanteur de vos coups me ferait » croire que vous ne vous en souvenez pas. » Je n'ai point la dureté des pierres, et ma » chair n'est pas de bronze (2) ; vous ne l'ignorez pas, puisque c'est vous qui m'avez fait ; » vous, qui après avoir réuni mes os, et les » avoir liés les uns aux autres, vous avez encore revêtu mon corps de cette peau qui » l'enveloppe (3). Je sais, ô mon Dieu, que » je ne suis que cendre et poussière, et j'adore » vos impénétrables décrets. Mais si vous » m'avez formé d'un peu de boue, ce souvenir doit vous porter à prendre pitié de » mon extrême faiblesse ; et comment croire » qu'un Dieu si puissant et si bon y soit

(1) Job. 10, 9.
(2) Id. 6, 12.
(3) Id. 10, 11.

» sensible, si vous ne venez à mon secours? » Je dois sans doute me rappeler ce que je » suis; mais il me semble, Seigneur, que » vous ne devriez pas oublier ce que vous » êtes; mon néant m'inspirera une profonde » humilité, et votre grandeur excitera votre » compassion pour mes maux : *Memento* » *quòd sicùt lutum feceris me* ».

CHAPITRE V.

Pourquoi cette manière de prier plaît à Dieu?

DEUX raisons nous prouvent que cette manière de supplier Dieu en apparence peu respectueuse lui est néanmoins agréable, et contribue à l'honorer. La première naît de l'idée que nous nous formons de l'infinie bonté de notre Dieu, sur laquelle toutes nos espérances doivent reposer. Profondément pénétrée de cette sentence de la courageuse Judith : *non derelinquis præsumentes de te, et præsumentes de se humilias*, c'est-à-dire, vous n'abandonnez pas ceux qui espèrent en vous, Seigneur, et vous confondez ceux qui présument d'eux-mêmes; pénétrée, dis-je, de cette vérité, une ame se sent-elle pressée par l'infortune, elle considère d'abord sa misère, son indignité, à l'instant ses for-

ces l'abandonnent et elle tombe en défaillance ; mais elle élève aussi ses regards vers le ciel ; elle les fixe sur le Dieu qui les remplit de son immensité, et son courage se ranime aussitôt ; elle le porte si loin, qu'elle passe les bornes de la modération. Tel un homme effrayé dans un orage de la pâle lueur des éclairs et des éclats redoublés du tonnerre, dont les coups se succèdent rapidement, se livre à la joie, dit saint Augustin, lorsque le péril est passé. Il en est ainsi de cette ame. Contenez-la si vous le pouvez dans les transports qui l'animent, et niez que ces excès ne soient à la plus grande gloire de Dieu. N'est-ce pas l'infinie bonté de son Dieu qui les cause ? C'est parce qu'il est bon, qu'elle ne règle ni ses démarches, ni ses paroles ; c'est parce qu'il est bon, qu'elle ne se renferme pas dans de justes bornes ; c'est parce qu'il est bon, qu'elle n'est pas toujours mesurée dans ses expressions. Or, est-il un objet plus agréable aux yeux d'un Dieu plein de compassion, que de voir une de ses créatures entièrement abattue, en considérant son extrême misère, se revêtir d'une sainte confiance en réfléchissant sur l'extrême tendresse de son

créateur? Une créature dont la voix était si faible, qu'à peine on l'entendait, jeter tout-à-coup des cris perçans, et passer du plus affreux désespoir dans des sentimens qui approchent de la présomption, pour me servir des paroles de l'esprit saint. Ce n'est donc plus un problême, et l'on peut assurer que Dieu est infiniment plus glorifié par celui qui franchit les limites qui lui sont fixées, que par un autre qui les respecterait; par celui qui peut dire avec l'Apôtre: si nous sommes emportés, comme hors de nous-mêmes, c'est pour Dieu. Mais si la connaissance de nous-même nous humilie, nous anéantit, c'est un devoir pour nous de faire l'aveu sincère de notre néant: *Sive mente excedimus*; *deo*, *sive sobrii sumus*, *nobis* (1).

La seconde raison est que si cette manière de prier se dirige à Dieu comme à son unique fin, elle est encore un don précieux de son infinie libéralité. Le Seigneur agit souvent avec les ames prosternées aux pieds de ses autels pour lui offrir les prières, comme avec les justes qui se placent au-devant de lui pour être nos médiateurs et appaiser sa juste colère. Il leur prête, selon l'expres-

(1) 2.da de Corinth. 5, 13.

sion

sion de saint Grégoire-le-Grand, il leur donne la force nécessaire pour arrêter son indignation, lui arracher la foudre qui doit nous écraser et calmer sa juste fureur. Il les anime, les porte à lui résister; et pour qu'ils combattent avec succès contre lui, il leur fournit les armes dont ils doivent se servir: *Sancti qui iræ Dei obviunt, ab ipso accipiunt, ut contrà impetum percussionis ejus opponantur, atque ut ità dixerim, se exigant contrà ipsum* (1).

Telle est la conduite de Dieu pour ceux que leurs intérêts et leurs besoins amènent à ses pieds. Il leur donne lui-même ce courage avec lequel ils l'attaquent, cette noble assurance dont ils se servent en lui parlant, et cette constante fermeté, cet esprit de persévérance qui va jusqu'à l'importunité. C'est lui qui leur inspire d'user presque de violence pour l'obliger à lutter contr'eux, et le forcer à leur donner cette bénédiction qu'il feint de leur refuser, afin qu'ils redoublent d'ardeur pour l'obtenir. Il en agit ainsi pour favoriser les justes et les pécheurs; les justes pour arrêter son bras et suspendre sa vengeance, les pécheurs pour

(1) Lib. 5, Moral. cap. 9.

lui forcer la main, et se saisir des grâces qu'elle tenait : *Ut se exigant contrà ipsum.*

Il est donc prouvé que les plus hardis peuvent aussi devenir les plus fervens; que le Saint-Esprit, qui, selon l'Apôtre, pousse des soupirs inexprimables, sait aussi élever sa voix et jeter des cris forts et perçans, et qu'une certaine audace dans le langage, bien loin de déplaire à Dieu, produit souvent l'effet d'une agréable mélodie, et il ne faut pas s'en étonner. Ce ton dur, grossier en apparence, est relevé par les charmes de la confiance et l'ardeur de la charité; alors les défauts deviennent des vertus, ils forment l'excellence de la prière; alors les paroles qui paraissent des insultes, expriment le plus profond respect; la hardiesse trouve son excuse dans la plus extrême confiance, et l'artifice le plus adroit n'est plus qu'une ingénue simplicité. Voilà comme les plus grands saints et les plus grands pécheurs n'ont pas toujours pesé avec une scrupuleuse attention, les expressions dont ils se servaient, intimément persuadés qu'une sainte liberté leur serait plus avantageuse; et pour mieux mériter les faveurs après lesquelles ils soupiraient, ils ont quelquefois

préféré une noble témérité à une excessive et prudente circonspection. Les premiers suivaient l'impulsion de leur amour; et les seconds celle de leur extrême nécessité; et qui peut savoir jusqu'à quel excès peuvent porter les pressans besoins de celle-ci, et les mouvemens impétueux de l'autre? qui pourrait les contenir dans de justes bornes? La modération est-elle souvent le partage d'un homme qu'un feu brûlant consume, ou qui se sent cruellement pressé par les soucis poignans de la misère?

LIVRE CINQUIÈME.

Moyen très-utile pour rendre Dieu favorable à nos prières, et pour qu'il ne leur manque aucune des conditions nécessaires pour les voir exaucées.

CHAPITRE PREMIER.

Quel peut être ce moyen.

POUR que rien ne manque à l'instruction que je me suis proposé de vous donner, je vais vous suggérer un moyen efficace qui revêtira vos prières des conditions capables de porter votre Dieu à les écouter, et à vous combler de ses bienfaits. Pécheurs, pensez fréquemment à l'amour infini de ce Dieu pour vous; imprimez dans votre cœur l'inépuisable bonté avec laquelle il reçoit ceux qui reviennent sincèrement à lui, malgré la griéveté de leurs offenses, et que cet objet soit le point fixe de toutes vos réflexions. Vous avez grandement besoin de vous rendre propice votre Dieu; il tient dans ses mains les grâces qui conduisent à la vertu,

Pensez donc souvent que méditer sur les preuves incontestables de son amour pour vous, c'est pratiquer le plus puissant des motifs, pour en éprouver les doux effets. Persister dans ce souvenir, c'est lui plaire infiniment. Rappeler souvent ses grandes miséricordes, c'est le louer dignement ; c'est applaudir à ses triomphes, le prendre pour l'objet de toutes vos fêtes ; c'est, s'il est permis de s'exprimer ainsi, c'est caresser sa passion dominante ; c'est en un mot user d'un si ingénieux artifice, qu'en paraissant n'avoir d'autre objet que de lui plaire, on s'en assure la possession.

Donner aux hommes des louanges flatteuses, leur témoigner de l'amitié par des attentions sensibles, prévenir leurs désirs et saisir toutes les occasions pour leur prouver tout notre attachement, c'est quelquefois un excellent moyen de nous les rendre favorables ; mais vous les éloignez à jamais de vous, s'ils peuvent prévoir les violences que vous méditez pour les gagner, et le simple soupçon suffit pour les mettre en garde contre les piéges que vous leur tendez. Mais avec notre Dieu, on n'a pas à craindre un pareil changement, il semble

qu'il vient de lui-même se jeter dans nos bras. Il n'ignore pas néanmoins les artifices qu'on emploie pour se rendre maître de lui ; il sait sur-tout que l'intérêt personnel est le mobile qui nous fait agir, pour lui arracher des grâces, qu'il ne nous doit pas, et que souvent nous ne méritons pas. Il s'offre néanmoins de lui-même et se livre volontairement à nous. Transportés d'un tel excès de bonté, écrions-nous donc :

« Dieu de mon ame, Dieu de mon salut, » si recourir à vous, connaissant l'immense » charité que vous avez pour les pécheurs » les plus abandonnés à leurs penchans dé- » réglés, est un moyen assuré de mériter » votre bienveillance ; si la confiance qu'ils » manifestent dans leur triste situation vous » plaît infiniment, pourquoi la miséricorde » dont vous avez usé avec les Paul, les Au- » gustin et une infinité d'autres qui me » ressemblaient, ne serait-elle pas un » heureux présage pour espérer que vous en » userez de même avec moi ? Elles feront » désormais, vos miséricordes, le principal » sujet de mes constantes méditations. Et » quel plus vaste champ puis-je donner » à mes pensées, que de considérer la grande

» patience avec laquelle vous attendez les
» pécheurs, comme si votre félicité dépen-
» dait de leur retour et de leur repentir?
» Vos peines, vos soins, les fatigues que
» vous éprouvez pour courir après eux, les
» tendres invitations que vous leur faites pour
» les ramener; que sais-je encore; vos me-
» naces, vos promesses, les terreurs salutai-
» res que vous leur inspirez, ne sortiront ja-
» mais de ma mémoire; toujours j'aurai de-
» vant les yeux cette miséricordieuse bonté,
» qui, selon saint Grégoire (1), en agit, pour
» calmer votre justice, comme une tendre
» mère, qui cache avec soin à son époux, les
» égaremens de son fils, espérant de le faire
» changer de conduite par ses salutaires con-
» seils, mais vainement employés. Alors,
» forcée de l'instruire, que ne fait-elle pas
» pour le calmer? Elle le prie, le presse,
» le conjure si instamment, qu'elle le porte
» enfin à les dissimuler, trompée sans doute
» par sa tendresse qui la flatte encore du
» retour de ce nouveau prodigue. Je suis,
» ô mon Dieu, cet enfant rebelle; je le con-
» fesse sincèrement, et je n'oublierai jamais
» ce que je vous dois pour m'avoir délivré

(1) Saint Greg. hom. 9.

» des châtimens que je méritais et que votre
» justice sollicitait. Je ne cesserai jamais
» d'admirer cette longue et profonde dissi-
» mulation qui paraîtrait dans un autre que
» vous, Seigneur, une ignorance invincible.
» Peut-être l'avez-vous portée aussi loin
» que celle dont vous usâtes envers ces fa-
» meux scélérats dont parle l'écriture, qui,
» vous voyant tolérer si long-temps leurs
» iniquités, ne craignirent pas de vomir des
» blasphèmes contre vous, et de qualifier vo-
» tre patience de peu de discernement ou
» d'insensibilité, vous assimilant ainsi à ces
» aveugles divinités des nations idolâtres. Les
» insensés! ils ne connaissaient donc pas la
» joie indicible que vous manifestez et que
» vos élus partagent, lorsqu'un pécheur re-
» vient à vous, en abjurant ses coupables
» erreurs? Quel spectacle plus magnifique
» de voir alors la cité sainte dans les plus
» vifs transports d'alégresse! L'église triom-
» phante a donc aussi ses jours de fêtes so-
» lennelles, comme celle qui combat encore
» dans cette terre d'exil! Un seul motif en
» fait toute la différence : c'est que les fêtes
» de l'église militante sont en l'honneur des
» saints qui règnent avec *vous dans le ciel*,

» tandis que les pécheurs qui se convertis-
» sent à leur Dieu sont le sujet de celles de
» la céleste Jérusalem. Elles cesseraient donc
» s'il n'y avait plus de pécheurs sur la terre.
» Le ciel serait privé d'une de ses plus bril-
» lantes solennités. Daignez, ô mon Dieu,
» ne pas en laisser perdre le souvenir; dai-
» gnez en célébrer une nouvelle; et puissé-
» je, ô mon Dieu, par un effet de votre
» sainte grâce, à qui tout est possible, puissé-
» je en être moi-même l'objet ! »

CHAPITRE II.

Suite du même sujet auquel l'on ajoute de nouvelles preuves.

N'OUBLIONS pas ces paraboles admirables dans lesquelles Dieu nous expose d'une manière que nous concevrons difficilement, le plaisir que lui cause la conversion d'un pécheur, et la tendresse avec laquelle il le reçoit. Les mystères de notre foi ne sont pas plus au-dessus de notre raison, que les preuves incompréhensibles de son amour. C'est aussi ce qui fesait dire à une ame sainte, que Dieu lui était moins difficile à connaître

dans sa nature que dans son immense charité pour nous.

Qui pourrait en effet ne pas être saisi d'étonnement en lisant l'évangile de l'Enfant Prodigue? Il avait abandonné son père, et dissipé tous ses biens en courant après les faux plaisirs du monde (1); il s'était vautré, comme un insensé, dans les ordures des plus sales voluptés; et non-seulement il est reçu avec des larmes de tendresse, dans les plus doux embrassemens; non-seulement le bon vieillard lui prodigue les baisers les plus amoureux, mais encore son palais retentit des cris de joie pour célébrer son heureux retour. On y prépare un banquet aussi magnifique que somptueux; on y donne des fêtes brillantes, et si son frère aîné était moins vertueux, il serait presque tenté de l'imiter dans ses déréglemens, pour jouir d'une pareille réception. Si le Prodigue reconnut ses erreurs, ses indignes procédés, lorsqu'il partageait avec les plus vils animaux, les glands dont ils étaient nourris; combien plus ils durent lui paraître affreux, lorsqu'assis à la table de son père il se rassasiait des mets les plus délicats? S'ils lui arra-

(1) St. Luc 15, 11.

chèrent des pleurs, s'il les détesta lorsqu'il se vit en proie à la plus extrême misère, croyez-vous que l'abondance dont il jouissait dans la maison paternelle, ne dût pas les augmenter encore? Comme elle éclate la tendresse du père, en revoyant son cher fils, qu'il croyait perdu à jamais! comme elle se peint sur le visage du fils, la douleur qu'il ressent, pour avoir si long-temps affligé un si bon père! Ah! la joie de l'un, et l'affliction de l'autre, doivent nous toucher également. Si quelques mouvemens d'une secrète jalousie pouvaient se glisser dans le cœur de son frère, il suffirait, pour les faire évanouir, de lui dire, que la constante régularité de sa conduite est l'objet des désirs du Prodigue.

Mais ce qui doit nous remplir de consolation dans cette parabole, c'est de voir que Dieu ne propose pas aux pécheurs l'histoire du Prodigue comme une exception à l'immutabilité de ses lois, mais comme un usage constant dont il ne saurait se départir. Il ne nous dit pas : je vous rappelle cet exemple pour vous faire entendre que quelque grand pécheur que vous soyez, vous ne devez jamais vous livrer au désespoir ; mais il ne cesse de vous dire avec bonté : « l'accueil

» fait au Prodigue est l'image de celui qui » vous attend, lorsque vous voudrez revenir » à moi. » Animez-vous donc, pécheurs, et reprenez courage ; les caresses que son amour vous prépare ne sont point l'effet d'un accident passager, mais celui d'une tendresse ferme et constante pour les pécheurs.

Que dirons-nous de cette brebis égarée, après laquelle le bon pasteur s'empresse de courir? Comme il la suit, la cherche dans les bois, les forêts, sur les montagnes, jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée ! avec quel plaisir il la met sur ses épaules pour lui épargner les fatigues du chemin, tandis que celles qu'il éprouve pour la porter ainsi, sont une espèce de soulagement, qui lui fait oublier toutes les peines qu'il a souffert pour la rencontrer! Confondue dans le bercail avec les 99 qui ne l'avaient jamais abandonné, ses yeux se fixent souvent sur elle ; on dirait qu'il la cherche encore. Il ne rappelle le souvenir de ses courses que pour s'en réjouir, et s'applaudir de l'avoir ramenée. Jamais il ne compte son troupeau qu'il ne dise, en voyant cette infortunée parmi ses chères brebis : la voilà cette rebelle, cette obstinée, qui me fit tant suer pour l'empêcher de se perdre ;

en se séparant du plus tendre des pasteurs. Mais si la reconnaissance lui inspire les sentimens d'affection et de tendresse qu'elle me doit, j'oublie ses égaremens pour ne m'occuper qu'à faire son bonheur.

Rappelons encore l'exemple de cette veuve qui demandait inutilement justice à un juge sans foi, comme sans pudeur (1). Prières, soumissions, larmes, soupirs, gémissemens, tout était vainement employé pour le toucher. Cette femme inconsolable ne se rebute pas cependant, et sa constance à le solliciter, sa fatigante opiniâtreté lui arrachent enfin la justice qu'il aurait dû lui accorder sans délais. Et quel fut son motif? Ecoutez-le de la bouche même de Jésus-Christ (2). Sans crainte de Dieu, et n'ayant que du mépris pour les hommes, se disait-il à lui-même, ce juge pervers : je dois pourtant condescendre aux désirs de cette veuve, si je veux éviter qu'elle ne change ses supplications en injures, et qu'elle ne me déshonore auprès de mes concitoyens. Tel était son langage. Or, si la persévérance de cette femme triompha de l'insensibilité de ce juge inique,

(1) St. Luc 18, 3.
(2) Ibid.

peut-on penser que notre Dieu, dédaigne nos constantes clameurs? Si des motifs purement humains eurent tant de pouvoir sur ce magistrat, peut-on croire que nos supplications, faites avec foi, persévérance et charité, soient rejetées d'un Dieu qui est la bonté par excellence? Et nos cris se perdraient dans le vague des airs, sans arriver jusqu'à lui? Quoi! le Dieu de toute consolation, le meilleur, le plus tendre des pères, ce Dieu, qui ne désire que notre salut, qui, pour l'opérer, a envoyé son fils unique sur la terre, l'a revêtu d'un corps semblable au nôtre, a voulu qu'il souffrît des tourmens *indicibles*, et qu'il mourût comme un vil scélérat sur un infame gibet, pour vous ouvrir le ciel: quoi! dis-je, ce Dieu trouverait quelque plaisir à repousser nos prières sans vouloir les exaucer? Ah! loin de nous des pensées qui outrageraient son infinie miséricorde. Croyons plutôt que nos gémissemens lui sont connus, qu'il compte nos soupirs, que nos cris frappent son oreille, et qu'il attend avec impatience, le dernier auquel il a arrêté de nous exaucer, pour combler tous nos vœux, toujours plus prêt à nous secourir, que nous le sommes à le prier, si la cons-

tance est notre partage. Telle est la conduite de notre Dieu pour tous les pécheurs. Or, si les preuves non équivoques de son amour pour eux enflamment l'imagination la plus froide, quel effet ne produiront-elles pas dans des cœurs bien disposés, s'ils les méditent avec réflexion? quelle force n'auront-elles pas pour nous rendre Dieu favorable, pour nous concilier son amitié, et en attendre patiemment les grâces que nous désirons? Dieu loué, exalté dans le plus grand de ses triomphes, dans celui qui met le comble à sa gloire, pourrait-il, lui la bonté par excellence, pourrait-il ne pas condescendre à nos sollicitations? et en exauçant nos vœux, en couronnant nos désirs, ne peut-on pas dire qu'il travaille autant pour l'exaltation de son saint nom, que pour notre bonheur? Aussi entendez Jésus-Christ nous dire, en finissant ces paraboles, qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour la conversion d'un seul pécheur qui fait pénitence, que pour 99 justes qui n'ont pas eu besoin de s'y livrer; et il ne faut pas s'en étonner, puisque ce prodige ne s'opère sur la terre qu'avec le secours du ciel. L'église triomphante, comme celle qui combat encore dans cette vallée de

larmes, n'ont qu'un cœur et qu'une ame ; elles ne désirent l'une et l'autre que la plus grande gloire de Dieu ; et plus son royaume prospère et s'accroît, plus l'empire du démon s'affaiblit, et plus leur joie éclate dans les plus vifs transports. L'explication de ces paraboles me dispense de parler de celle de la drachme perdue ; je ne ferais que me répéter.

CHAPITRE III.

Non-seulement ce moyen dispose Dieu à nous écouter favorablement ; mais il nous prépare à le prier comme il convient.

SI nous pouvons espérer que la pratique de ce moyen disposera notre Dieu à nous être favorable lorsque nous le prierons, nous devons croire aussi que nous serons dans les meilleures dispositions pour le prier avec fruit, si nous le mettons en usage. Supposons une ame persuadée, convaincue de l'amour de son Dieu pour elle, quelque pécheresse qu'elle ait été, et dites-moi s'il est possible qu'un tel excès de bonté ne donne à ses prières la plus grande ferveur ? ne cherchera-t-elle pas à posséder toutes les qualités,

et à remplir toutes les conditions qu'exige ce saint exercice ! Elle sait combien elle est aimée, pourra-t-elle ne pas paraître devant son Dieu avec confiance et sécurité ? pourra-t-elle ne pas persévérer dans ses prières ? ne s'obstinera-t-elle pas à demander, jusqu'à ce qu'elle ait obtenu l'objet de ses demandes? qui pourrait l'arrêter, lorsque tout l'excite, l'anime à se prévaloir de tous les moyens, dût-elle les pousser jusqu'à l'importunité ? Qu'elle ressemble alors à ces indiscrets qui demandent toujours ; qu'elle agisse comme ces audacieux qui ne doutent de rien, et qui veulent tout ce que leur fantasque imagination leur suggère ; qu'elle se conduise enfin comme ces esprits violens, qui paraissent vouloir ravir de force ce qu'ils sollicitent comme une grâce, ou qu'elle imite ces personnes timides et craintives, qui ne savent que se plaindre et gémir, il n'importe ; elle peut se flatter de voir ses espérances non-seulement remplies, mais peut-être encore aussitôt exaucées que formées.

Qu'il me soit permis, avant de finir ce chapitre, de rappeler à votre mémoire un exemple qui vous paraîtra peut-être bien déplacé, mais qui explique si parfaitement

ma pensée, qu'il serait difficile d'en trouver un autre qui la mît si bien dans tout son jour, celui de Dalila. Intimément persuadée de l'amour qu'elle avait inspiré à Samson, elle se propose de lui arracher son secret, gagnée par l'appât d'une forte somme d'argent, que les Philistins font luire à ses yeux, et de connaître d'où lui venait cette force extraordinaire qui faisait la terreur et causait la ruine de ces incirconcis. Que ne fait-elle pas cette femme, dont l'astuce égalait l'habileté, pour parvenir à ses fins ? Elle emploie les louanges et les caresses ; et combien ne lui en prodigue-t-elle pas ? Mais voyant leur inutilité, elle change de mode ; elle s'exhale en plaintes ; elle n'a plus pour lui, que les manières les plus dédaigneuses qui prouvent son ressentiment. Le mépris vient ensuite, l'indignation suit de près, et elle prétend avoir, par les mauvais traitemens, ce que les procédés les plus engageans et les plus affectueux, n'avaient pu obtenir. Elle porte sa feinte colère si loin ; elle mêle si adroitement la hardiesse avec la flatterie, les dédains avec les apparences de la plus sincère amitié, sans jamais perdre de vue son objet, que le malheureux Samson se laisse persua-

der, et lui révèle tout ce qu'elle désirait si ardemment de savoir.

Je n'aurais jamais osé me prévaloir d'un pareil exemple, si je n'avais trouvé, dans l'autorité de saint Jean Chrisostôme, ma justification. Ce grand saint voulant faire connaître l'excès de l'amour d'un Dieu pour une ame pénitente, ne craint pas de s'exprimer ainsi : *non sic insanus amator, dilectam suam amat* (1) ; c'est-à-dire, l'homme le plus éperdûment épris de l'objet qui l'enchante, l'aime encore moins, que Dieu ne chérit une ame qui revient, ou qui désire sincèrement de revenir à lui. Et qui ignore les saintes folies, comme les appelle saint Bernard (2), que lui inspire sa tendresse ? Et si nous les connaissons, comment douter qu'une ame si tendrement aimée puisse ne pas obtenir son pardon, si elle le demande avec force et sans crainte, sans cesser de demander et d'espérer ? Peut-elle craindre de pousser les chosses à l'extrême ? Dans les circonstances où elle se trouve, il n'est pas de moyen qu'elle ne puisse tenter, et elle peut avec

(1) Ad populum Antiochi, hom. 22.

(2) De naturâ divini amoris.

un Dieu, extrême dans son amour, se livrer à tous les excès de la plus vive confiance. Sachons donc profiter des avantages que nous donne l'amoureuse tendresse de notre Dieu, et ne doutons pas de l'heureux succès de nos prières.

« Voilà, Seigneur, ce que je suis résolu » d'exécuter, afin que mes supplications » s'élèvent jusqu'à vous. La confiance, la » persévérance seront les deux aîles qui les » guideront, les soutiendront. Et qu'au- » rais-je à craindre ? intimément persuadé » que d'en agir ainsi, je ne saurais jamais » sortir des bornes de la décence et du res- » pect que je vous dois. Je m'aiderais de » tous les moyens que mon extrême misère » me suggérera. Je ne consulterai que la » nécessité où je me trouve, et la nécessité » n'inspire pas toujours les plus modérés, » les plus prudens. Je m'adresserai à l'amour » que vous avez pour moi ; je le prendrai » pour mon conseiller, cet amour qui par- » donne non-seulement sans peine, mais qui » prend encore plaisir à tout ce qu'inspire la » plus ferme confiance et une courageuse » résolution. Il est certain que si mes prié- » res parviennent jusqu'au trône de votre

» divine miséricorde, quel que soit le moyen
» que je pourrai employer, elles auront un
» heureux succès. Et dans les transports de
» ma joie je ne cesserai de répéter ces belles
» parole de votre Prophète : *oratio mea in*
» *sinu meo convertetur* (1). Ma prière revien-
» dra dans mon cœur ; et une prière qui re-
» tourne dans le sein de celui qui la fit naître,
» a déjà obtenu ce qu'elle désirait, selon
» Théodoret. Il me semble l'entendre me
» dire : Je partis suppliante, et je reviens le
» *laurier à la main* ».

(1) Theodoret hic in Psal. 74, 13.

LIVRE DERNIER

ET CONCLUSION DE L'OUVRAGE.

Trois réflexions importantes mettront la dernière main à tout ce que j'ai dit.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

J'AI enfin rempli ce que j'avais projeté. Mais je ne puis quitter la plume sans faire, en passant, trois réflexions capables d'effrayer ceux qui négligent la prière, et ne l'apprécient pas à sa juste valeur. La première est, que de tous les moyens que Dieu nous a donné pour faire notre salut, la prière est le principal, le plus convenable, celui qu'une double nécessité rend absolument indispensable. Nécessité de moyen ; sans elle nous ne pouvons nous sauver. Nécessité de préceptes, il est plusieurs occasions où la prière nous est prescrite rigoureusement. Observez que ce moyen ne peut être suppléé par un autre, quel qu'il soit. Dans les sacremens, il est des cas où le vif désir de les recevoir

équivaut à la réception, et nous en procure les bons effets. La contrition peut suppléer le sacrement de pénitence. On peut subroger une bonne œuvre à une autre ; jeûner si l'on ne peut faire l'aumône, et ainsi des autres. Mais rien ne peut remplacer la prière : elle est le moyen unique. De-là, si l'on le néglige ou qu'on s'en acquitte sans attention, sans ferveur, quel sort pouvons-nous attendre d'une si coupable négligence ?

Bien plus : comme dans l'ordre de la nature Dieu, dont l'amour pour ses créatures est infini, a disposé toutes choses de manière que les plus nécessaires à la vie fussent les moins chères, et les plus faciles à trouver, comme je l'ai dit dans l'introduction de cet ouvrage ; ainsi dans l'ordre de la grâce il a voulu que ce qui était indispensable pour le salut de notre ame, fût pour ainsi dire sous notre main et à notre disposition. Si donc les moyens qu'il nous a donné, pour y parvenir, sont faciles, moins ils coûtent de peines, de travail pour les acquérir, plus nous serons sans excuse si nous n'en profitons pas. Saint Augustin et plusieurs autres saints Pères (1), appellent la prière la

(1) Serm. de temp. 226.

clef du ciel, pour nous apprendre que nous en ouvrirons aisément les portes, si nous savons prier. Il ne faut pas beaucoup de dextérité, ni beaucoup de forces pour l'employer utilement. L'usage en est si facile, qu'avec la grâce de Dieu, qui ne nous manque jamais, lorsque nous la désirons ardemment, nous en connaîtrons bientôt toute l'efficacité.

Quel est celui qui ne saura pas recourir au Seigneur dans ses besoins, solliciter son pardon s'il l'a offensé, et insister pour l'obtenir? Ne suffit-il pas à un pauvre d'avoir une langue pour exciter les hommes à la bienfaisance! quoi! il mourrait d'inanition et il ne saurait pas demander du pain? nous disons souvent avec raison que la nécessité rend éloquent pour plaider sa cause; et un homme réduit à la plus affreuse misère serait assez inepte pour ne savoir remuer les cœurs? Et il balbutierait, il ne formerait que des sons inarticulés pour dire à Dieu: que son saint nom soit béni; que son règne arrive, que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel? etc. Dominé par la paresse, renoncerait-il à son salut, pour ne pas vouloir en secouer le joug? mais est-il donc si pénible de dire à

son

son Dieu : sauvez-moi ? Des peines, des chagrins cuisans, des maladies cruelles, fruits de son inconduite, de ses débauches, lui rendent-ils la vie plus affreuse que la mort ? doit-il donc se livrer au désespoir, plutôt que de recourir au Dieu de toute consolation, à ce médecin charitable, et lui dire : Seigneur, guérissez-moi ? Je veux que des passions violentes lui fassent la guerre ; qu'il soit livré à des habitudes perverses, invétérées, qui, comme autant de chaînes, l'asservissent sous le joug du démon ; sa situation est sans doute bien affreuse ; mais son état n'est pas absolument désespéré. Quelle ressource n'a-t-il pas dans la prière s'il veut briser ses liens ? elle n'est pas seulement la clef qui ouvre les prisons, elle sert encore d'instrument, de lime, pour nous délivrer de nos fers ; mais ne nous y trompons pas : il ne suffit point, pour devenir libre, de prier uniquement, il faut encore mettre la main à l'œuvre, limer ses chaînes pour s'en débarrasser, et les voir tomber à nos pieds. La prière ne doit pas tout faire, et nous rester dans l'inaction. Il faut faire des efforts, c'est-à-dire, fuir ces occasions dangereuses, renoncer à cet emploi qui excite la cupi-

dité, éloigner de nous cet objet séduisant qui nous captive, si nous voulons jouir de la liberté des enfans de Dieu ; et voilà ce que j'appelle se servir de ses mains pour détruire tous les obstacles qui retardaient nos pas dans la voie du salut. N'alléguez donc plus votre faiblesse ; mais recourez au Seigneur dans des sentimens de confiance, d'humilité, et vous verrez tous les ennemis de votre ame s'éloigner à jamais de vous.

Mais combien n'est-il pas des chrétiens qui se livrent à un perfide sommeil, ou qui demeurent dans une coupable négligence, sans faire usage de cette clef ? Ils se contentent de gémir, accablés sous le poids de leurs chaînes, sans pousser des soupirs vers le ciel pour qu'il daigne les aider à les briser : ils paraissent attendre le même miracle que Dieu opéra pour délivrer saint Pierre. Quelle plus extravagante présomption ? ils sont, on ne peut pas plus rares, ces événemens inopinés qui font tomber les fers des mains, ces tremblemens, ses secousses violentes de la terre qui abattent les tours, ouvrent les prisons, et donnent la liberté à ceux qui y étaient détenus. Ces prodiges de la toute puissance de Dieu ne sont point ordinaires ;

il ne les doit à personne, moins encore à ceux qui ont la folle prétention d'en attendre de pareils. Ce serait ajouter de nouveaux griefs à leurs anciens démérites. Domptez vos passions, vous dit saint Augustin, et vous verrez disparaître tous les obstacles qui vous empêchaient d'aller à Dieu : *Tunc finiuntur istæ necessitates, quandò vincuntur illæ cupiditates* (1).

SECONDE RÉFLEXION.

Si la prière est pour tous les hommes en général le principal moyen, le moyen nécessaire pour se sauver, elle est pour plusieurs le seul et unique qui leur reste pour ne pas se perdre entièrement (2). Je n'examinerai point ici théologiquement comment cela peut être ; il suffit de savoir qu'une ame courbée sous le joug de ses péchés, rebelle à la voix de son Dieu depuis longues années, n'a pas d'autre moyen pour revenir à lui que le secours de la prière. Comme son indifférence pour le salut, et l'oubli de son créateur, lui ont fermé ce trésor de grâces ordinaires toujours ouverts aux chrétiens dans

(1) Saint Augustin.
(2) Bellarm., tom. 4, liv. 2, chap. 14.

leurs nécessités, elle doit enfin se rapprocher de lui, et lui demander pour première faveur, le don inestimable de la prière, qui le lui rendra propice. C'est ce que veut nous faire entendre l'Église par ces fameuses paroles de S. Augustin, adoptées par le saint Concile de Trente : *Facere quod possis, et petere quod non possis* (1), c'est-à-dire, faire ce qu'on peut et demander ce qu'on ne peut pas. Que doit donc faire un pécheur dans sa malheureuse impuissance? Solliciter dans la sincérité de son cœur ce qu'il ne peut faire par lui-même, et bientôt il le pourra. Il en aura le pouvoir, parce que ce trésor de grâces ordinaires que son insouciance lui avait fermé, lui sera de nouveau ouvert; il y puisera ces grâces extraordinaires, efficaces, avec lesquelles il travaillera avec fruit à sa conversion.

Je vous demande maintenant si un chrétien qui n'a pas d'autre chemin pour arriver au port du salut, un chrétien qui ne trouve sur la mer orageuse de ce monde que des obstacles, des écueils, contre lesquels sa fragile nacelle doit nécessairement se briser; un chrétien qui ne voit d'autre asile que

(1) De nat. et grat. 43.

ce port où il ne peut entrer que par le secours de la prière; si, dis-je, ce chrétien ne fait pas tous ses efforts pour l'atteindre; s'il ne se dirige pas uniquement vers lui; si en un mot, il ne cherche pas à s'y réfugier, son malheur n'est-il pas certain? n'est-il pas irréparable? Et remarquez qu'il ne suffit pas d'approcher de ce port, ni même de chercher un abri dans les environs. Non: il faut y entrer, y jeter l'ancre, et s'y établir solidement. J'appelle s'approcher de ce port, le cotoyer, y entrer même sans s'y fixer, lorsqu'on adresse à Dieu une prière superficielle, une prière faite sans la moindre attention, et qui n'en a que le nom; une manière de prier Dieu comme en jouant et du bout des lèvres, selon saint Jean Chrisostôme: *ore nugante* (1). Une prière enfin qui consiste à faire jaillir de sa bouche un flux suivi de paroles prononcées machinalement. Prier ainsi, n'est-ce pas se moquer de Dieu, plutôt que le prier en esprit et en vérité?

Oui, sans doute, la prière est un asile assuré; mais pour ces ames qui, connaissant les conditions nécessaires pour la rendre effi-

(1) Ad popul. Antioch., hom. 79.

cace, les remplissent fidèlement ; mais elle devient inutile pour celles qui prient sans attention, sans foi, sans ferveur, et qui regrettent souvent le court espace de temps qu'elles emploient à un devoir d'une si grande nécessité ; c'est à elles que s'adressent ces paroles : *non omnis qui dicit mihi, Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum.* Il n'entrera pas dans le royaume des cieux, celui qui se contentera de dire de bouche : Seigneur, Seigneur. Ce port du salut lui sera pour jamais fermé, et il fera un malheureux naufrage sur l'océan de cette vie, si souvent battu des plus horribles tempêtes.

TROISIÈME ET DERNIÈRE RÉFLEXION.

La prière est donc absolument nécessaire aux justes comme aux pécheurs : sans elle il leur est impossible d'obtenir l'inestimable, la dernière de toutes les grâces, celle qui est supérieure à tous nos mérites et qui les couronne tous, la persévérance finale. Il est de foi que, comme nous ne pouvons mériter par nous-mêmes, la première grâce qui commence en nous l'ouvrage du Seigneur ; de même nous ne pouvons être dignes de la dernière, qui en est le complément. Ainsi

quand nous pratiquerions toutes les vertus en menant la vie la plus pure, quand nous embrasserions la pénitence la plus austère, il sera toujours vrai de dire que si Dieu nous l'accorde, elle est toujours un don gratuit de sa bonté, et non une récompense ; une faveur volontaire, et non de justice, un acte de générosité, et non une dette qu'il soit obligé de payer.

Nous ne devons pas pour cela perdre courage, nous dit saint Augustin ; ce sont deux choses bien différentes que de mériter une grâce ou de l'obtenir. La première n'est pas en notre pouvoir ; la seconde dépend de nous et nous n'avons qu'à le vouloir, la prière nous l'obtiendra. Que nous importe donc que ce soit par faveur ou de toute autre manière ? nous devons au contraire en être plus reconnaissans, l'estimer davantage pour l'avoir gratuitement, puisqu'un don si grand relève infiniment la gloire de Dieu. Mais cette grâce que nous n'apprécierons jamais à sa juste valeur, ne saurait rendre notre joie pleine et entière si nous étions incertains de la posséder ; cela est vrai, il n'est pas au pouvoir de l'homme de la mériter ; cependant s'il en fait l'objet de ses

ferventes, de ses constantes prières, celui de tous ses désirs, il s'en assure la possession d'après la promesse de Jésus-Christ. Elles sont, ces prières, un appât si attrayant, qu'elle s'y laisse prendre infailliblement: ainsi cette grâce, qu'aucune puissance ne saurait assujettir, que nos mérites ne nous donneraient jamais, ne peut résister à la force de nos sollicitations; et voilà, ajoute saint Augustin, la différence essentielle qui distingue la grâce qui commence notre salut de celle qui l'assure. L'une, comme le principe de la foi, Dieu la donne à celui qui ne la demande pas; elle ne serait pas autrement la première. Mais la seconde, la persévérance finale, il ne l'accorde qu'à ceux qui la désirent ardemment: *constat Deum alia non orantibus, ut initium fidei, alia nisi orantibus, præparasse, sicut usquè in finem, perseverantiam* (1).

Ces principes posés, de quelle importance, de quelle indispensable nécessité ne sera donc pas pour nous l'usage de la prière, puisque ce n'est que par elle que nous pouvons obtenir l'inestimable grâce de mourir dans la paix du Seigneur? C'est ainsi qu'elle

(1) August. de persev.

atteint ce don si précieux, si élevé, que tous nos mérites ne sauraient approcher, et qu'elle en fait sa conquête ; c'est ainsi que ce don admirable devient en quelque sorte le prix de nos mérites, non de rigueur ni de justice à la vérité, mais qu'on peut appeler mérites de supplications, de prières. C'est ce que saint Augustin veut encore nous faire entendre par ces deux mots : *suppliciter demereri* ; mériter en suppliant *humblement*.

Heureux donc, et mille fois heureux, celui qui a recours à Dieu dans quelqu'état, quelle que soit sa situation, par le saint exercice de la prière, faite d'après les règles que nous venons d'établir. C'est par le digne usage que nous en ferons, que nous pourrons vivre et mourir chrétiennement. Saint Grégoire-le-Grand parlant de cette mémorable victoire que le peuple de Dieu remporta sur les Amalécites, tandis que Moyse tenait ses bras élevés vers le ciel, ne craint pas d'avancer, que la prière de cet illustre chef produisit le même effet d'un puissant secours qui serait venu renforcer l'armée des Hébreux ; et qu'en élevant ses mains vers le ciel, il avait dressé des trophées sur le champ de bataille : *pugnantibus, manuum exten-*

sio, innumerabilium copiarum; instar erat, orationis opera, trophæa erigens. Ces paroles si énergiques de ce saint Pape, aussi grand théologien qu'habile orateur, réveillent en moi une foule d'idées; et dans l'enthousiasme où elles me jettent, je ne puis m'empêcher de les suivre pour faire admirer tout ce qu'elles ont de sublime.

Je m'élève donc, je m'introduis par la pensée dans le ciel; je le parcours entièrement; et à la vue de cette armée innombrable de bienheureux qui jouissent et jouiront éternellement de Dieu, il me semble voir, écrites sur le front de tous, en caractères de feu, ces magnifiques paroles: *orationis opera.* C'est l'ouvrage de la prière. Et qui pourra jamais bien comprendre tout ce qu'elles expriment? C'est l'ouvrage de la prière, c'est-à-dire, par elle ils obtinrent le don de la persévérance finale; elle leur valut ces nouveaux et puissans secours, qui les firent triompher de tous leurs ennemis, dans ce jour critique qui devait décider de leur salut éternel, et qui consomma l'ouvrage de leur prédestination: *orationis opera.* C'est elle qui leur acquit la grâce, don gratuit de la bonté de Dieu, et le gage assuré d'une

couronne immortelle, que sa justice ne peut leur refuser : *orationis opera*. Ainsi ce Dieu, qui sans égard à leurs mérites, pouvait ne pas leur accorder cette grâce qu'il ne doit à personne, daigna dans la suite se les rappeler, pour les couronner dans sa miséricorde, comme dit le Prophète : *coronat te in misericordiâ* (1). Quel admirable changement dans le Dieu immuable dans ses conseils ! Sa justice se voit obligée à récompenser une si belle mort ; cette mort doit sa félicité à sa miséricorde ; et c'est à la prière que ces attributs divins doivent l'exercice de leurs pouvoirs, qui relèvent encore la gloire du Tout-Puissant. C'est enfin la prière qui, ayant été le principe de la vie pure ou pénitente des Saints, en termine ainsi glorieusement le cours : *orationis opera*.

Mais ce n'est pas seulement cette grâce finale qui couronne l'édifice de nos vertus qu'on peut appeler fruit de la prière ; toutes celles qui la précédèrent le sont aussi. Qu'ils sont innombrables les monumens éclatans que la céleste patrie renferme dans son sein, de ces grandes victoires remportées sur le

(1) Ps. 102, 4.

monde, sur nos passions, sur tous les ennemis, qui nous exposent à un péril presque évident de nous perdre ! Leur nombre est infiniment au-dessus de celui des bienheureux qui l'habitent. Le plus grand honneur que puisse espérer sur la terre, un habile capitaine, un héros, c'est de lui ériger une statue, et d'y graver, pour éterniser sa mémoire, les glorieuses actions qu'il exécuta, et de faire de ses nobles entreprises, de ces hauts faits, la base et les ornemens qui la décorent. Quelle est différente la gloire des Saints ! *Jamais ils ne combattirent*, et ne remportèrent une victoire dans ce monde, qu'elle ne fût en même-temps sculptée dans le ciel, et qu'on n'y dressât les plus magnifiques trophées en leur honneur. Et qui pourrait les compter? trophée de l'orgueil abattu, trophée de la vengeance étouffée, trophée de tempérance, de pureté qui furent le prix de leurs triomphes, et le fruit de la prière, etc. etc. etc. *orationis opera*. Les matériaux peuvent en être différens, le dessein plus varié, mais ils sortent tous de la même main ; ils portent tous le nom du grand Artiste qui les érigea, et sur tous on y lit la même inscription : *orationis opera*. C'est l'ouvrage de la prière. A

l'instant

l'instant qu'elle fesait élever vers le ciel les mains de ces valeureux soldats, elle y gravait leurs victoires, ou plutôt elle soutenait leurs bras sur la terre; et dans leurs belles actions, elle manifestait sa vertu dans le ciel : *orationis opera, trophæa erigens.* Observez encore la différence prodigieuse qui distingue les trophées de la Babylone terrestre d'avec ceux de la céleste Jérusalem. La rouille, les injures des temps, les révolutions, détruisent peu à peu ceux des conquérans de ce monde; ils disparaissent enfin pour jamais, tandis que ceux des héros du ciel seront éternels comme le Dieu puissant qui les a faits.

Il est donc certain que tous les chrétiens qui se sauvent ne peuvent le faire que par le moyen de la prière. Quelles actions de grâces ne devons-nous pas rendre à cet art divin, qui, selon Tertullien, naît en nous, se forme en nous par la bonté de ce Dieu vers lequel il se dirige; ou qui, d'après l'Apôtre, n'est autre chose que l'Esprit-Saint, qui prie en nous, et s'adresse à Dieu pour nous, par des gémissemens ineffables. Elle sera donc éternelle la reconnaissance des bienheureux pour la prière, sur-tout lorsque

les cieux auront cessé leurs mouvemens, que le cours des siècles aura fini sur la terre, et que l'éternité commencera. Il est cependant vrai qu'après leur en avoir facilité l'entrée, après qu'elle les aura remplis de leurs belles actions, qu'elle y aura gravé leurs noms pour jamais, la prière en sera toujours exilée, ainsi que la foi et l'espérance; et cela doit être, puisque celui qui voit, n'a plus rien à croire. Et que pourrait-il espérer celui qui jouit, qui possède l'objet de tous ses désirs? La charité seule y régnera éternellement. Cependant, quoique la prière ne puisse jamais être admise dans le ciel, elle y sera remplacée par la louange, les actions de grâce, l'exaltation de Dieu, qu'on appelle sœurs de la prière, tant elles se ressemblent, ou bien la prière des bienheureux, la prière de ceux qui enivrés de ce torrent de délices dont Dieu abreuve ses élus, le posséderont éternellement : *laudatio ejus manet in sæculum sæculi.*

Plaise à Dieu que nous fassions un saint usage de la prière des voyageurs dans cette terre d'exil! comme nous reconnaîtrons un jour dans le ciel, comme nous exalterons les infinies obligations que nous lui devrons,

en louant, en bénissant, en rendant mille et mille actions de grâces pendant toute l'éternité, à cette miséricorde divine qui nous l'inspira, et nous aida à profiter d'un moyen aussi efficace ! Ainsi soit-il.

FIN.

AVIS.

Le Traducteur de cet Ouvrage observe que sa traduction n'est point littérale, mais libre, s'étant quelquefois permis d'élaguer des détails minutieux, de changer des expressions, surtout des métaphores trop éloignées de la pureté du génie de la langue française, et d'y substituer même quelquefois ses propres pensées.

Il annonce encore qu'il ne reconnaîtra son Ouvrage que dans les Exemplaires qui seront signés de sa main, par la première et la dernière lettre de son nom (S. y.) avec son parafe, et que tous les autres seront le travail d'un Contrefacteur qu'il poursuivra, ainsi qu'il est dit au commencement de l'Ouvrage, par tous les moyens possibles.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE